

IL FAUT QUE JE PARLE

**PAROLES D'ANCIENNES
COMBATTANTES**

D'ACEH, DU BURUNDI,
DE MINDANAO ET DU NÉPAL

PUBLIE PAR

Berghof Foundation Operations gGmbH

ISBN: 978-3-941514-47-8

© Berghof Foundation Operations gGmbH

Lindenstraße 34

10969 Berlin

ALLEMAGNE

www.berghof-foundation.org

Mars 2020

Tous droits réservés

CITATION

« Il faut que je parle » – Paroles d'anciennes combattantes d'Aceh, du Burundi, de Mindanao et du Népal. Édité par Evelyn Pauls avec Tripani Baijali, Alabai Buisan Mikunug, Gypsy Queen Buisan Sumampao, Grace Nitunga, Lila Sharma, et Salawati S.Pd. Berlin: Berghof Foundation. 2020.

Edition: Hillary Crowe

Design et mise en page: AMBERPRESS, Katja Koeberlin, Gosia Warrink

Avec le soutien de la GIZ, Deutsche Gesellschaft für Internationale Zusammenarbeit (Agence de coopération internationale allemande pour le développement).

Les informations et les opinions présentées dans cette publication sont celles des participants et ne reflètent pas nécessairement l'opinion officielle de la Berghof Foundation, de la GIZ, du CEDAC, de la *Kadtabanga Foundation for Peace and Development Advocates* (Fondation Kadtabanga pour les défenseurs de la paix et du développement), et de la *Nepal Peacebuilding Initiative* (Initiative de consolidation de la paix au Népal).

CONTRIBUTRICES

SALAWATI S.PD. travaille actuellement en tant qu'enseignante à Banda Aceh. Elle était auparavant engagée dans la Ligue des femmes d'Aceh (LINA). Après l'accord de paix et pendant la phase de réinsertion, elle a travaillé en étroite collaboration avec les femmes combattantes, supervisant des formations sur la participation politique, la constitution de partis politiques et l'inclusion des femmes dans les processus décisionnels. Elle a formé plus de 300 ex-combattantes en deux ans. Salawati est titulaire d'un Master en littérature et enseigne aujourd'hui dans des zones précédemment touchées par le conflit à Aceh.

GRACE NITUNGA du Burundi, a une longue expérience de travail dans et avec les processus de désarmement, de démobilisation et de réinsertion (DDR) et notamment la réinsertion des femmes ex-combattantes et des femmes associées aux groupes armés au Burundi grâce à son travail avec le CEDAC. Elle s'intéresse également au rôle joué par les femmes pendant la guerre et dans la période post-conflit, ainsi qu'à leur réinsertion économique et psychosociale. Grace est titulaire d'une licence en sciences infirmières de l'Université Lumière de Bujumbura.

ALABAI BUISAN MIKUNUG est une journaliste de radio et ancienne présentatrice du Radyo Mindanao Network à Cotabato City aux Philippines. Elle donne des cours sur la rédaction technique et le reportage d'actualités. Alabai est actuellement Officière d'Etat-major législatif-VI de la Région Autonome sous le nouveau gouvernement local, l'Autorité de Transition de Bangsamorow. Elle travaille dans le domaine de la transformation politique et de l'aide humanitaire. Alabai est titulaire d'une licence en Communication et d'une licence d'enseignement secondaire en anglais, et a écrit son mémoire sur les compétences linguistiques au sein des radiodiffuseurs de la ville de Cotabato.

CONTRIBUTRICES

GYPSY QUEEN BUISAN SUMAMPAO est une photographe indépendante à Mindanao, spécialisée dans la photographie de portraits, de paysages et d'événements. Elle est un membre actif de Musafir Films Cotabato et s'intéresse à la photographie, au cinéma et aux relations publiques. Elle a reçu un prix *Best Photography* pour trois ans et est l'ancienne rédactrice en chef d'*instinct*, une publication étudiante. Gypsy est titulaire d'une licence en communication et termine actuellement son master.

LILA SHARMA est à la tête de la Fondation des femmes de l'ancienne Armée Populaire de Libération, qui compte plus de 10 000 membres. Lorsqu'elle membre de la PLA des maoïstes, elle était Commandante du Bataillon, l'une des plus importantes guérillas féminines de la PLA. Pendant l'insurrection, elle a été chargée d'assurer la sécurité des principaux dirigeants maoïstes et est devenue l'un des visages féminins de l'insurrection.

TRIPANI BAIJALI travaille comme coordinatrice du district de *Rolpa* pour l'Initiative de consolidation de la paix au Népal. C'est une activiste sociale et une ancienne combattante de l'Armée Populaire de Libération au Népal. Elle a rejoint la PLA en 1998 et était vice-commandante de bataillon lorsque les maoïstes et le gouvernement népalais ont signé l'accord de paix en 2006.

EVELYN PAULS est chercheuse à la Berghof Foundation. Ses recherches portent sur le rôle des femmes dans les conflits, la réinsertion des ex-combattants et les méthodologies participatives. Evelyn est titulaire d'un doctorat en relations internationales de la London School of Economics and Political Science, qui portait sur la défense internationale des enfants soldats durant les périodes de (post-)conflit en Sierra Leone et au Myanmar, ainsi que d'un Master (MPhil) en relations internationales de l'Université d'Oxford et d'une licence en sciences politiques et droit public de l'Université de Mannheim.

REMERCIEMENTS

Nous remercions le **CEDAC**, la **Fondation Kadtabanga pour les Défenseurs de la Paix et du Développement**, **l'Initiative de Consolidation de la Paix au Népal** et **Shadia Marhaban** d'avoir trouvé les chercheuses pour ce projet et d'avoir fait en sorte que les ateliers de formation au cinéma et à la recherche soient une expérience si enrichissante. Merci également aux **traducteurs**, sans leur travail, ce projet n'aurait pas été possible.

Merci également à **Juan Camilo Cruz Orrego**, pour sa vision créative, son engagement et son enthousiasme pour le projet ainsi que son endurance pour les voyages de plus de 40 heures depuis Bogota.

Un grand merci également aux collègues de Berghof **Véronique Dudouet**, **Beatrix Austin**, **Maira Küppers**, **Charlotte Faltas**, la **table NORAD** et l'équipe de **Conflict Transformation Research** pour leur soutien qui a permis de faire en sorte que la voix des femmes soit au centre de cette publication.

CONTENU

INTRODUCTION | LE PROJET | CONTEXTE

8

INTERVIEW CYNTHIA

16

LES CHEMINS DE LA LUTTE

22

LA VIE PENDANT LE CONFLIT

28

INTERVIEW DARYANI

34

FEMMES EN GUERRE

38

INTERVIEW ONSARI

42



INTERVIEW HEMA

46



LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE
ACCORDS DE PAIX, RÉINSERTION, RÉCONCILIATION

50



LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE
FAMILLE, TRAVAIL, AMOUR

54



LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE
TRAUMATISME, SANTÉ

58



INTERVIEW GIOBAY

64



INTERVIEW CRISTELLA

68



CONSEILS ET PERSPECTIVES

72



TERMINOLOGIE ET ABRÉVIATIONS

80

INTRODUCTION

Cette brochure cherche à amplifier certaines des voix cachées et oubliées dans les conflits. Ces histoires d'ex-combattantes d'origines politiques, religieuses, ethniques et nationales diverses montrent que les femmes et leurs expériences des conflits armés doivent être prises au sérieux pour construire une paix durable.

Ce sont leurs histoires telles qu'elles se les racontent. Six ex-combattantes ont recueilli ces histoires, réfléchissant ainsi aux raisons qui les ont poussées à rejoindre les mouvements, à l'époque où elles étaient des femmes dans la guerre et à la façon dont leur vie s'est déroulée une fois la paix rétablie. Ce sont des histoires d'amitié et de camaraderie, de vie et de mort, de persévérance et de résistance, et de reconstruction de vies après la guerre et de poursuite de la lutte de manière pacifique.

LE PROJET

Ces histoires sont le résultat d'un projet de recherche participative qui a permis de recueillir des connaissances de première main sur les expériences réelles des ex-combattantes pendant et après un conflit armé. Ce projet a analysé les différents défis, opportunités et leçons apprises par les femmes membres de groupes armés non-étatiques qui ont signé des accords de paix et qui ont été démobilisés il y a 10-20 ans. Compte tenu de cette période, les récits des combattantes ne seront plus les mêmes aujourd'hui qu'immédiatement après le conflit. Ils sont influencés, atténués et consolidés au fur et à mesure que la vie des femmes se déroule, en réponse au processus de paix et de réinsertion, à la mobilisation internationale et à l'évolution de la situation politique.

Six chercheuses locales issues de cinq groupes armés démobilisés à Aceh (Indonésie), Mindanao (Philippines), au Népal et au Burundi ont participé activement au processus de recherche et de documentation.

43 femmes ont partagé leurs histoires avec les chercheuses et elles sont toutes incluses dans ce livret. Différentes sections thématiques sont introduites par des questions-types élaborées par les chercheuses. Les portraits des femmes du Burundi n'apparaissent pas dans cette version du livret afin de protéger leurs identités. Dans le prolongement du travail de la Berghof Foundation avec les groupes armés non-étatiques, les anciennes combattantes ont exprimé le souhait de voir leurs expériences – tant positives que négatives – analysées et partagées au sein de leurs propres sociétés, dans d'autres contextes de conflit et avec les responsables politiques internationaux. Depuis octobre 2018, grâce à un financement du GIZ et en collaboration avec des organisations partenaires locales, nous avons aidé ces ex-combattantes à enregistrer des entretiens vidéo avec leurs paires et à présenter les résultats à d'autres combattantes de différents contextes.

CONTEXTE

De nombreux processus de paix sont propices à l'acquisition de capital politique par des mouvements armés non-étatiques et à leur entrée au gouvernement par le biais de partage de pouvoir ou de processus électoraux d'après-guerre. Cependant, les femmes de ces groupes (qui représentent souvent jusqu'à 30 % des membres) sont souvent mises à l'écart par leurs pairs masculins. En conséquence, les femmes sont renvoyées dans la sphère domestique ou encouragées à assumer des rôles de genre stéréotypés, tandis que les hommes assument effectivement la majorité des postes de direction d'après-guerre. En raison des diverses conditions politiques, socio-économiques et/ou culturelles, ces femmes manquent de réelles opportunités de traduire la capacité de décision qu'elles ont acquise pendant le conflit en contributions constructives à la transformation du conflit et à la consolidation de la paix.

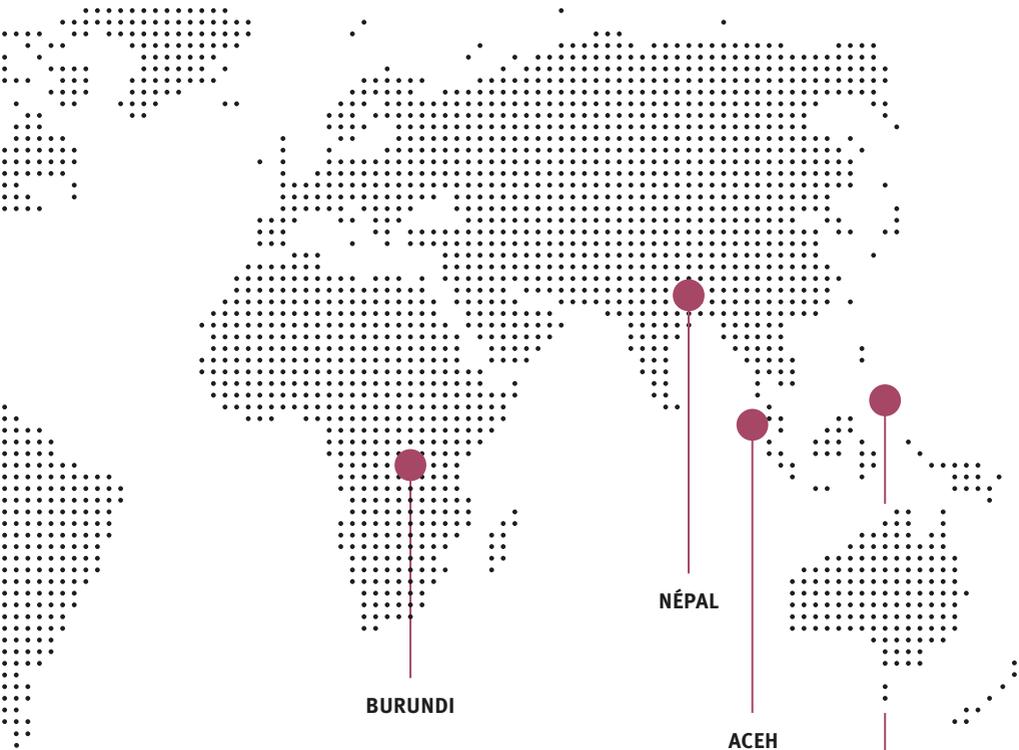
La façon dont les femmes sont perçues et représentées pendant et après les conflits influe sur la façon dont les questions relatives aux femmes sont prises en compte dans les processus de paix ultérieurs. Si les femmes sont principalement imaginées comme des victimes du conflit, il suffit de les prendre en considération en tant que telles dans la conception de l'ordre d'après-guerre et dans les efforts de reconstruction et de réconciliation, ce qui met de côté nombre des questions pour lesquelles les femmes se battent pendant les conflits, telles que la transformation des relations de genre. Cela peut conduire à ce que de nombreux besoins et demandes des femmes ne soient pas pris en compte. Une image plus nuancée des différentes manières dont les femmes se joignent et participent aux conflits est nécessaire pour la prévention de la guerre et la mise en place d'une paix durable.

ACEH

Ayant conservé son indépendance en tant que sultanat jusqu'au XXe siècle, Aceh a une longue histoire de lutte contre toutes les forces colonisatrices – les Pays-Bas, le Japon et ensuite le gouvernement central de Jakarta. Dans les années 1970, le Mouvement pour un Aceh Libre (Gerakan Aceh Merdeka – GAM) s'est formé et a poursuivi la lutte pour l'indépendance jusqu'en 2005. Après plusieurs tentatives infructueuses de négociation de paix, le GAM a déclaré un cessez-le-feu unilatéral après le tsunami dévastateur de 2004, ce qui a permis au GAM et au gouvernement indonésien de revenir à la table des négociations. L'accord de paix a finalement été signé à Helsinki en 2005 et a créé un statut autonome spécial pour Aceh, permettant la formation de partis locaux, l'autonomie gouvernementale et la rétention de la plupart des revenus provenant des ressources naturelles à Aceh.

Les femmes représentaient jusqu'à un tiers des membres du GAM et beaucoup d'entre elles servaient dans le bataillon féminin Inong Balee (Bataillon des Veuves). Bien que les combattantes aient joué un rôle actif dans le conflit, leurs préoccupations ont été absentes des négociations de paix et aucune disposition sur les femmes n'a été incluse dans l'accord d'Helsinki de 2005. Bien que le GAM ait réussi à se transformer en parti politique à Aceh, les intérêts et les griefs des membres féminins ont été largement exclus de la mise en œuvre de l'accord de paix. Quinze ans après la fin du conflit, les femmes sont toujours gravement sous-représentées dans le paysage politique d'Aceh, malgré l'existence d'une législation exigeant un quota de 30 % de femmes dans les institutions provinciales. Seuls douze des quatre-vingt-neuf postes parlementaires (13,5 %) sont actuellement occupés par des femmes.





BURUNDI

NÉPAL

ACEH

MINDANAO



BURUNDI

Après l'indépendance vis-à-vis de la Belgique en 1962, le Burundi est resté sous la domination de la minorité Tutsi pendant les trente années suivantes, tandis qu'une importante opposition Hutu se formait. Plusieurs cycles de bouleversements parfois violents ont abouti au début de la guerre civile en 1993. Le CNDD-FDD et le (PALIPEHUTU)-FNL ont formé les groupes d'insurgés hutus les plus importants, luttant contre l'armée dominée par les Tutsis et parfois entre eux. Les deux groupes reposaient en partie sur le recrutement forcé et un nombre important de femmes n'ont pas rejoint le mouvement volontairement. Après que les Accords d'Arusha en 2000 aient posé les bases de l'après-guerre au Burundi, le CNDD-FDD a signé un accord de paix en 2003 et une nouvelle constitution a été adoptée en 2005, mettant fin à la guerre civile. Des groupes plus petits et des scissions du CNDD, tels que le FNL et le FNL-Icanzo, ont suivi quelques années plus tard. Deux processus de DDR ont été entrepris et bien qu'il ait fallu présenter une arme pour entrer dans le programme, que peu de combattantes pouvaient fournir, 15 % des combattants qui l'ont suivi étaient des femmes.

Après avoir remporté les élections parlementaires en 2005, le CNDD-FDD a commencé sa transformation de mouvement rebelle en parti politique et demeure au gouvernement aujourd'hui. Le FNL a poursuivi sa lutte militaire jusqu'à également se transformer en parti politique en 2008, avec toutefois un succès électoral bien moindre. La constitution entrée en vigueur après référendum en 2005 prévoit un quota de 30 % de femmes dans les institutions de l'État - actuellement, 36 % des députés sont des femmes. L'objectif est de représenter la diversité du Burundi en termes de genre et de groupes ethniques.

MINDANAO

La population Moro de Mindanao, aux Philippines, en grande partie musulmane, a été victime de discrimination et de répression sous le régime de Marcos à partir de la fin des années 1960. Le Front Moro de Libération Nationale (MNLF) a été l'un des groupes qui ont pris les armes contre le gouvernement philippin à cette époque. De nombreuses femmes faisaient partie du mouvement, principalement dans des rôles de soutien et de non-combat, comme les soins médicaux et les communications, mais certaines portaient également des armes et participaient aux combats.

L'Accord de Paix Final de 1996 ne contenait aucune disposition relative aux questions de genre et les organisations de femmes de la société civile continuent de critiquer cette situation tout en plaidant pour l'inclusion des femmes dans les structures de gouvernement et de prise de décision au niveau local, par exemple dans la Région Autonome de Bangsamoro dans le Mindanao Musulman (BARMM). Au lieu d'un programme de désarmement et de démobilisation et d'un accord d'après-paix, l'accent a été mis sur la réinsertion sociale et le développement économique. Aujourd'hui, l'un des principaux défis pour les anciennes combattantes du MNLF à Mindanao est le recrutement de leurs fils et filles par d'autres groupes extrémistes parfois radicaux dans la région, tels qu'Abou Sayyaf.

NÉPAL

La guerre civile népalaise a commencé en 1996, lorsque les maoïstes ont pris les armes pour renverser la monarchie népalaise. Les femmes et les jeunes filles ont été intégrées à l'Armée Populaire de Libération (PLA) – la branche armée des maoïstes - en tant que combattantes actives. Elles ont également occupé des postes de direction et joué des rôles de soutien tout au long du conflit. Souvent, la motivation des femmes à rejoindre le mouvement révolutionnaire était la lutte contre les structures patriarcales et les inégalités auxquelles elles étaient confrontées dans la société népalaise. Les maoïstes avaient un programme explicite d'autonomisation des femmes et d'égalité de genre dans le cadre de leur programme de soutien à tous les groupes socialement marginalisés au Népal. Au sein de la PLA, les femmes suivaient généralement un entraînement militaire et assumaient souvent des rôles de combat actifs par la suite.

Après la signature de l'accord de paix en 2006, 20 % des combattants éligibles à la DDR étaient des femmes, bien qu'on estime que 40 % des combattants pendant la guerre étaient des femmes. De nombreuses anciennes combattantes sont désillusionnées par la mise en œuvre de l'accord de paix et leurs objectifs – une société exempte de discrimination et d'oppression fondées sur le genre – sont encore loin d'être atteints. Dans l'ensemble, malgré la présence de certaines personnes-clés, une large participation à la politique générale reste difficile pour les femmes au Népal.

INTERVIEW

« Je suis l'une des femmes qui ont participé aux forces armées. Comme tu es également une ancienne combattante, j'aimerais te parler de ta vie avant que tu ne décides de partir pour la rébellion. Je veux aussi savoir comment les choses ont commencé et comment elles se sont terminées. Me permets-tu de commencer l'entretien? »



Image: by Sarthak Navjivan on Unsplash

Je m'appelle Cynthia. J'ai grandi dans la province de *Gitega*, dans la commune et la zone de *Gitega*. Quand mon père était encore en vie, nous ne manquions de rien parce qu'il était un travailleur acharné, mais malheureusement, il est mort et notre vie est devenue très dure. Ma mère a épousé un autre homme et a cessé de nous envoyer à l'école.

La première raison pour laquelle j'ai rejoint le groupe était la mauvaise vie que nous menions. Deuxièmement, je suis allée dans la forêt pour venger mon père. Mon père avait l'habitude de demander aux gens de fournir de la nourriture aux groupes armés. Il ramassait la nourriture, puis ils venaient et l'emmenaient chez eux. Ils sont revenus chez nous pour la même raison et je suis allée avec eux et je ne suis pas rentrée chez moi. Quand nous sommes arrivés à *Nyabihanga*, après avoir traversé la rivière *Ruvyironza*, ils m'ont donné quelque chose de lourd à porter jusqu'à ce que nous entrions dans la province de *Mwaro*. Ils m'ont appelé Goliath.



CYNTHIA

du BURUNDI

En tant que femmes, nous devons être unies et nous entraider : vous n'aurez peut-être pas à vous battre dans la forêt, mais vous aurez peut-être à vous battre dans votre propre maison.

J'ai passé environ cinq mois sans faire de formation militaire. Je préparais la nourriture pour nos chefs. Je beurrerais leur pain et je cuisinais leurs poulets. Ils m'aimaient beaucoup et ont commencé à m'entraîner à faire des exercices de course pour que je sois plus en forme et que je puisse marcher de longues distances sans me fatiguer. Ils ne m'ont pas battue.

Au bout de cinq mois, le chef du camp ou son remplaçant a commencé à nous former au tir. Ils te regardaient pour voir si tu étais assez forte et quel âge tu avais avant de t'affecter à une tâche particulière. J'étais très forte et vigoureuse – c'est pourquoi ils m'ont rapidement entraînée même si je n'avais que treize ans. Heureusement, là où j'étais, des choses comme [le harcèlement sexuel] étaient strictement interdites. Les femmes étaient très protégées. Les femmes restaient parfois avec leurs maris. Si vous essayiez de forcer ces choses-là, vous étiez en danger. Ce n'était pas permis. Je ne recevais rien qui ressemble à un salaire ou à une récompense, mais je pouvais avoir des nouvelles de ma famille. J'écrivais des lettres à la main et je les envoyais par l'intermédiaire de nos messagers. Finalement, ils m'ont dit qu'ils menaient une vie difficile

et j'ai commencé à voler dans les magasins et à kidnapper des gens pour de l'argent. J'ai envoyé ce que j'avais volé à ma famille restée là-bas.

J'ai participé à trois combats actifs. Le premier a eu lieu à *Tenga*, où nous sommes allés avec deux cent cinquante combattants et où nous avons perdu trente personnes. Du gouvernement [ennemi], nous avons récupéré quatre-vingts canons, soixante-dix uniformes et d'autres équipements militaires. Le second fut la campagne militaire de *Rushubi*. J'ai tué trente soldats de nos ennemis, mais j'ai été capturée pendant la bataille. À cette époque, si tu étais capturé, tu ne pouvais pas être tué. Tu étais gardé en vie pour un interrogatoire plus approfondi. Ils ont tout de suite tué trois membres de mon équipe. Puis ils m'ont emmené dans leur camp pour me poser quelques questions. Soudain, j'ai mis la main sur un téléphone et j'ai informé mon groupe et deux heures après, ils ont encerclé l'endroit. Ils ont lancé l'attaque et je me suis échappée.

J'étais toujours déprimée et bouleversée lorsque je voyais que des personnes que nous étions censés protéger étaient violées et pillées. De plus, ceux dont nous avons besoin en vie étaient tués par des soldats du gouvernement. C'est pourquoi le jour de la bataille de *Rushubi*, je n'ai pas tué ces trente soldats parce que j'étais heureuse de le faire. Je l'ai fait par colère contre la façon dont ils tuent toujours des civils innocents.

Dans notre groupe, nous avons des informateurs qui nous disaient souvent comment les choses se passaient. Nous avons appris que nos dirigeants avaient tenu des réunions de médiation. Enfin, nous avons entendu parler de l'accord de paix lorsque nous étions dans la forêt de *Rukoko* et qu'ils nous ont réunis à *Gitega*. J'étais très heureuse ce jour-là parce que j'ai appris que j'allais retrouver ma famille. Nos familles sont venues nous accueillir, mais ils m'ont appelé par un mauvais nom parce que mon nom avait déjà été changé il y a de nombreuses années. Je m'appelais Goliath et je n'étais pas censée répondre à d'autres noms.

Nos dirigeants nous ont dit de nous démobiliser avec humilité, amour et intégrité afin de pouvoir nous ramener dans nos foyers. Il y avait des voitures pour le transport et on nous a donné une somme d'argent. Quand j'ai reçu l'argent pendant la démobilisation, on m'a demandé si je voulais rejoindre la police de sécurité nationale. J'ai suivi une formation de six mois et ils m'ont envoyée à *Gitega* pour y travailler. Comme j'étais maigre

à cause de la vie que je menais à la maison, les gens ne me respectaient pas beaucoup. J'ai écrit à nos dirigeants pour leur demander de me dispenser de mon devoir de policière. Ils m'ont aidée et j'ai fini par ouvrir un restaurant sur la deuxième avenue de *Gitega*. J'ai acheté cinq vaches et une parcelle de terrain et j'ai dépensé le reste de l'argent pour m'amuser. Quand je suis rentrée à la maison, j'ai raconté à ma famille comment était la vie dans la rébellion. J'ai convoqué toute ma famille pour leur dire ce qui m'avait poussé à partir pour la rébellion. J'ai rassemblé mes oncles, tantes et cousins pour leur montrer que je n'étais pas comme ils me voyaient. Ma mère s'est excusée parce qu'elle pensait que j'y étais allée à cause d'elle. J'ai conseillé aux jeunes garçons de faire attention quand ils voulaient rejoindre une rébellion, car j'ai vu qu'il n'y avait rien de bon dans la forêt. C'était difficile parce qu'ils savaient que j'étais une guerrière et que j'avais beaucoup souffert. Ils ne voulaient pas commencer à se battre entre eux en ma présence parce que je détestais les gens qui se maltrahaient les uns les autres. Cela me rappelait ce que j'avais vu pendant la guerre. Je sentais que je pouvais tuer tous ceux qui maltrahaient les autres, même s'ils n'étaient que des civils.

Ma vie a commencé à empirer parce que je suis restée avec mon frère et qu'il me détestait tellement. J'ai commencé à penser à retourner chez les rebelles. Mais je suis restée à cause de mes enfants. J'ai vu que personne ne s'occuperait d'eux et j'ai décidé de rester avec mes enfants. Je me suis donné une liste de conditions : si je ne trouve pas un mari qui paiera une dot, me présentera à sa famille, acceptera un contrat de mariage et se mariera dans une église, je ne me remarierai pas. J'ai divorcé de mon premier mari lorsque mon plus jeune enfant avait un an et deux mois et je me suis dit que je ne me remarierai que lorsque j'aurais acheté une parcelle de terrain pour mes enfants.

Il devrait y avoir quelque chose pour protéger les femmes car je vois que lorsque ces problèmes surviennent, ce sont surtout les femmes qui en sont les victimes. Il est bon que toutes les femmes se réunissent et parlent de leurs problèmes, de sorte que si demain quelque chose de dangereux se produit dans leur vie, elles puissent se protéger mutuellement.

LES CHEMINS DE LA LUTTE

*Quelle raison t'a poussé à rejoindre le groupe armé ?
Comment te considères-tu en tant que personne qui a autrefois été impliquée dans la lutte ?*





SARU | NÉPAL

Je suis née dans un quartier très rural du district de *Kailali* au Népal, un endroit appelé *Pahalwanpur*. C'est à une heure et demie - ou deux - de la moindre ville. Quand je suis née, mon père était travailleur forcé et ma mère l'était aussi. Nous n'avions pas d'abri ; nous vivions dans les maisons des autres. Ma famille a beaucoup souffert depuis mon enfance et est de nature rebelle. Nous faisons partie de la communauté Tharu, un groupe indigène du Népal. Il y a beaucoup de discrimination contre les femmes au sein de la communauté Tharu, avec des idées primitives, et les pratiques sont très différentes. Bien que nous ayons été des travailleurs forcés, mes frères ont quand même eu la chance d'étudier. Cependant, les filles étaient considérées comme des personnes pour lesquelles il ne valait pas la peine d'investir dans l'éducation, car on supposait que nous irions vivre dans la maison de notre mari après le mariage.

JAYAPURI | NÉPAL

Quand j'ai commencé ma carrière politique, les femmes étaient très opprimées. Il n'y avait pas d'égalité des droits. Les femmes n'avaient pas le droit de faire de la politique ; elles n'étaient considérées que comme des machines à fabriquer des bébés et on pratiquait le mariage des enfants et la polygamie.

GITA | NÉPAL

J'ai commencé à travailler pour le parti parce qu'il y avait une discrimination et une oppression actives des *dalits* par les personnes dites de haute et de basse castes. Je pensais que le Parti Communiste contribuerait à changer cette situation et à assurer l'égalité des droits pour tout le monde. Je croyais également que le parti contribuerait à mettre fin à l'oppression des femmes. Le mouvement a commencé comme un mouvement de gens pauvres et je suis la fille d'une famille pauvre. Cela m'a motivée à m'engager, à en apprendre plus sur l'injustice et à la combattre.

FRANCINE | BURUNDI

Avant que la guerre ne commence, j'avais déjà terminé l'école secondaire, où je me suis concentrée sur des études de santé, mais je vivais encore chez mes parents. Quand la guerre a commencé, nous avions l'habitude de fuir, et quand elle se calmait, nous revenions à la maison. Un jour, des rebelles sont passés dans notre village et nos parents se sont enfuis mais nous avons été attrapés dans la brousse où nous nous cachions. C'était un accident - je n'avais pas prévu d'aller avec eux. Ils nous ont interrogés et ont dit qu'ils nous tueraient si nous ne les rejoignons pas. J'avais peur, alors nous avons fait ce qu'on nous a dit. Nous ne pouvions pas dire au revoir à nos familles. Nous n'avions pas le

choix, on nous a forcés à le faire. C'était une vie très difficile, mais quand ils ont appris que j'avais une compétence dont ils avaient impérativement besoin en raison de mes études de médecine, ils ont dit que j'avais de la chance car je pouvais m'occuper des malades et des blessés.

NURLIELA | MINDANAO

Je suis dans le mouvement depuis mon enfance. Je n'avais que huit ans quand j'ai rejoint le mouvement. À l'époque, il n'y avait pas de limite d'âge inférieure ; tant que tu le voulais et que tu en étais capable, tu pouvais rejoindre le groupe.

MADO | BURUNDI

Je n'ai pas rejoint la rébellion pour une cause. Une femme qui m'a trouvé seule alors que je me cachais m'a emmenée. Elle m'a dit qu'elle m'emmenait dans un endroit plus sûr, mais elle mentait. Elle était chargée de l'admission et du recrutement des nouveaux arrivants.

CONSTANCE | BURUNDI

Avant de rejoindre le groupe, je cultivais des bananes et du manioc. Nous faisons la fermentation du vin de banane, mais quand la guerre a éclaté en 1993, nous ne pouvions plus rentrer la récolte. Chaque fois que tu voyais un soldat avec un couteau ou un fusil, tu devais t'enfuir. Ils venaient tout

LES CHEMINS DE LA LUTTE



Salawati



Ligaya



Syamsydar

détruire. Ils venaient même pour couper tous tes bananiers. Après avoir vu tout cela, j'ai décidé de partir. J'ai rejoint le groupe pour pouvoir protéger mes enfants et ma famille.

SALAWATI | ACEH

Après avoir découvert ce pour quoi le Mouvement pour un Aceh Libre (GAM) se battait, j'ai voulu en savoir plus sur son combat. J'ai assisté à une réunion du GAM où ils m'ont expliqué que nous ne pourrions pas mener notre lutte sans la présence des femmes. Les membres masculins du GAM ont demandé aux femmes de s'impliquer pour les aider à obtenir des informations sur les fournitures et l'emplacement de la TNI. Ils ont vraiment impliqué les femmes dans la lutte commune pour l'indépendance. Aujourd'hui, beaucoup de gens disent que les *inong balee* [bataillons entièrement composés de femmes] n'étaient utilisés que lorsque les hommes en avaient besoin. C'est en fait l'état d'esprit des gens qui ne comprennent pas vraiment. Les gens pensent que c'était le cas parce qu'ils ne connaissent pas l'étendue de l'implication des femmes et la mesure dans laquelle le GAM a engagé les *inong balee* dans la lutte. Je pense personnellement que les femmes n'étaient pas seulement utilisées.

LIGAYA | MINDANAO

Rétrospectivement, mon engagement et celui de mes proches ont commencé lorsque nous étions encore à l'université. Il fut un temps où le statut de Bangsamoro n'était pas bon. Nous avons décidé d'abandonner les études et nous avons rejoint la lutte. En fait, nous sommes partis avec d'autres personnes des environs de *Davao*, de la ville vers la jungle. Nous avons vécu dans la jungle pendant quatre ans, laissant derrière nous nos vies meilleures. Nous n'avons jamais hésité.

SYAMSYDAR | ACEH

Ce jour-là, mon père est sorti pour un moment. Quand il est rentré à sept heures pour la prière du soir, les militaires sont soudainement arrivés. Ils lui ont dit de se rendre, mais il a refusé, alors ils l'ont abattu. Mon père a reçu une balle dans la poitrine. J'étais dévastée. J'étais si anxieuse que j'avais envie de pleurer. Mais je savais que si je pleurais, les forces gouvernementales pourraient l'entendre et que je serais peut-être arrêtée. Si j'avais été arrêtée dans la forêt, je n'aurais peut-être jamais été libérée. Je ne pouvais plus le supporter, alors je me suis enfuie à nouveau avec les gens du GAM.

LA VIE PENDANT LE CONFLIT

Comment était la vie après avoir rejoint les rebelles ? S'il y avait une bataille, allais-tu avec d'autres pour te battre ? En regardant le carnage et tes amis qui sont morts, ne regrettais-tu pas ce que tu faisais ? N'avais-tu pas envie de t'enfuir ?





Hermie



Lambai

FABIOLA | BURUNDI

Quand les batailles étaient plus sérieuses, j'avais peur. Quand mes amis m'ont demandé pourquoi, je leur ai dit que je n'aimais pas tuer, même si les autres n'en avaient pas peur.

TRIPANI | NÉPAL

Nous avons déjà compris le programme des maoïstes, visant à obtenir des droits, l'égalité et la liberté. Dans une région comme *Rolpa*, il était très facile de comprendre les doctrines maoïstes de renversement de la domination de la bourgeoisie. J'avais l'habitude de l'expliquer aux femmes. Je leur disais que les femmes avaient été systématiquement marginalisées par l'État et qu'elles avaient été confrontées à l'inégalité de genre. Ensuite, je les convainquais que les maoïstes luttaienent contre cette inégalité.

GITA | NÉPAL

Nous avons échoué deux fois au combat. Nous avons perdu beaucoup d'amis et de commandants. Je les vois parfois dans mes rêves. Je rêve aussi de la guerre, de gagner des batailles, etc.

NAWIRA | MINDANAO

En tant que femme et mère de cinq enfants, je me suis concentrée sur la santé et l'hygiène des membres de l'organisation. Mon expertise était la gestion des accouchements au moment où les femmes des combattants donnaient naissance. Cependant, en tant que mère et épouse et en tant que membre de l'organisation, sortir

de la maison pour faire cela était trop difficile pour moi. J'étais loin de ma maison, de mon foyer, pendant une ou deux nuits, en attendant l'arrivée de chaque nouveau bébé. Ainsi, chaque fois que j'avais besoin de sortir, les ambulanciers venaient chez moi et s'occupaient de mes enfants. Un jour, quand je suis sortie, j'ai réalisé que c'était vraiment bien d'avoir ces femmes volontaires au MNLF. En plus de m'aider dans mon travail, elles m'ont aussi aidée à gérer la clinique.

LILA | NÉPAL

J'ai vu mes amis mourir, au milieu de la bataille, avec des balles qui volaient tout autour de nous. J'ai vécu de nombreuses expériences traumatisantes avec du sang partout.

ANNICK | BURUNDI

Il n'y avait pas de bon moment dans la forêt pour moi. Tu ne peux pas dormir quand tu veux. Tu ne peux pas manger quand tu veux. Il n'y avait rien de bon à cela.

TRIPANI | NÉPAL

Faire la guerre est toujours passionnant. Cependant, l'incident qui me touche encore s'est produit à *Rukum*, *Khalanga*. A l'époque, j'étais dans la force d'attaque, mais notre plan n'a pas fonctionné. Beaucoup de mes amis ont été blessés, sont devenus des martyrs, et la situation était hors de contrôle. Il y avait une mare de sang et beaucoup d'entre eux

étaient allongés sur le sol. Je sentais que j'allais perdre le contrôle. Mes amis mouraient et nous étions en train de perdre la bataille. Nous avons ramené tout le monde, mais j'ai toujours eu le sentiment que les pertes que nous avons subies étaient bien plus importantes que nos gains là-bas. L'attaque de la caserne de *Khalanga* a été l'expérience la plus douloureuse de ma vie.

FRANCINE | BURUNDI

Quand les choses devenaient vraiment tendues, il n'y avait aucun moyen de guérir les gens. Nous n'avions pas d'autre choix que de les laisser allongés sur le sol où ils tombaient. Nous n'avions pas de médicaments pour nos patients, sauf s'ils étaient volés dans les hôpitaux. Nous nous sommes débrouillés en utilisant du bois comme attelles pour les jambes cassées, pour un soulagement temporaire. Oui, tes amis proches pouvaient mourir devant toi pendant que tu les aidais à rendre leur dernier souffle. Tu devais aussi essayer de te défendre ou de trouver un endroit où te cacher. Puis, après la bataille, tu essayais de rassembler tout le monde en un seul endroit pour leur prodiguer des soins. Mais surtout, si quelqu'un mourait au combat, tu devais prendre son arme et si possible son uniforme. Si quelqu'un mourait alors que nous avions déjà traversé une rivière ou que nous étions loin, nous ne revînions pas pour l'enterrer.

LA VIE PENDANT LE CONFLIT



Hadi



Nurlilah



Nawira

BAGMATI | NÉPAL

Au retour de l'attaque de *Satbariya*, sur le chemin de *Murkuti* à *Pyuthan*, mon deuxième fils aîné est devenu un martyr. Après cela, en attaquant *Bhalubaang*, mon beau-fils est devenu un martyr. Ma fille était enceinte de six mois à l'époque. Elle était à *Baglung* avec les forces, participant à la guerre. Ma nièce et le fils de mon beau-frère sont également devenus des martyrs pendant la guerre ; il y a cinq martyrs dans ma famille. En 2007, mon mari est lui aussi devenu un martyr. Je me suis battue jusqu'à présent. Les ennemis ont brûlé toutes nos maisons et nos biens ; nous n'avions pas d'autre choix que de nous réfugier dans la clandestinité. Ma famille a beaucoup sacrifié pour la cause pour laquelle nous nous sommes battus. En tant que candidate politique, j'ai participé aux élections et j'ai gagné. Je suis maintenant une représentante élue et j'ai l'intention de venger le sacrifice que ma famille a fait pour la cause.

MADO | BURUNDI

Je n'avais personne pour me reconforter. Tout le monde avait besoin de réconfort.

HADI | ACEH

Quand je passais du temps avec des amis, j'étais heureuse et motivée. Au début, quand nous venions de rejoindre la lutte, on ne pensait pas à la façon dont elle

allait se terminer. Mais par la suite, des gens sont morts. Des amis sont morts. Cela ne m'est pas venu à l'esprit au début.

SALAWATI | ACEH

La cohésion est la plus belle des choses. Quand nous mangions, nous aimions partager, même s'il y avait très peu de choses à partager. La cohésion est la seule chose qui nous rend heureux. Pendant le conflit, il n'y avait pas de différence entre le bonheur et la cohésion.

FRANCINE | BURUNDI

Nous pouvions nous rapprocher des gens. En arrivant dans le mouvement, on avait l'impression d'avoir une autre famille. Il fallait se créer une nouvelle famille et de nouveaux amis, car un jour ton ami pouvait mourir et le lendemain, ce serait ton tour. Nous devons nous aimer les uns les autres.

NURLIELAH | MINDANAO

La lutte, le *jihad*, est entre la vie et la mort mais nous, les Moro, nous nous sommes battus pour une paix et un avenir durables parce que nous voulions sauver les générations à venir. Nous, les femmes, avons participé aux missions les plus délicates et les plus dangereuses. Mon adhésion au mouvement m'a poussée à me concentrer sur mon objectif et j'ai oublié de me marier. Jusqu'à présent, je suis célibataire et ici, dans la révolution, j'ai vieilli.



Je m'appelle Daryani, je viens du nord d'Aceh. J'habite maintenant à *Blang Rantau* dans le district de *Sawang*, à *Riseh Tunong*. Je suis une de celles qui ont vu et vécu le conflit. Je suis l'une des femmes clés qui ont rejoint les guérillas dans la forêt.

J'ai entendu de temps en temps des histoires selon lesquelles Aceh avait traversé des guerres. J'ai entendu les histoires de Cut Nyak Dien, une femme combattante, et j'ai compris que cela signifiait une continuation. Cut Nyak Dien était morte, mais maintenant des milliers de personnes comme elle sont nées. J'ai rejoint le GAM parce que je les ai remarquées, où elles mangeaient, où elles vivaient, quel était leur but. J'ai toujours l'intention de soutenir le progrès d'Aceh, mais ce que j'ai choisi est-il juste ou non ?

J'étais une femme conseillère. Je suis une femme, et s'il y avait des femmes qui, selon le GAM, avaient mal agi, je ne pouvais pas accepter que des hommes les interrogent. Parce que les femmes ont besoin de protection et de conseils. En tant que femmes du GAM, nous partagions ce sentiment.

DARYANI

d'ACEH

*Le conflit n'est pas une issue.
Le conflit est-il un moyen
d'obtenir l'indépendance ?
Non. C'est la paix. La paix
peut créer un environnement
sûr. Pour qui ? J'ai déjà vu
un conflit ; je ne veux plus
le ressentir.*

Nous nous sommes posé la question : « Cet enfant est-il vraiment coupable ? A-t-elle eu tort ? À quel égard ? » Nous devrions nous accepter mutuellement. Nous sommes tous des Acehnais. Pourquoi devons-nous la rejeter ? Qu'a-t-elle fait de mal ?

Après mon mariage, mon mari nous a également rejoints. Parfois, j'ai eu le temps de réfléchir, est-ce que c'est cela ma vie ? Je n'avais pas de repas, seulement quelques vêtements ; il n'y avait pas de lit alors que je venais de me marier. Je transportais mes vêtements et mes serviettes dans un sac. Parfois, mon mari partait à la guerre avec ses amis. Tout ce que je pouvais faire, c'était attendre. Mais comme j'étais avec lui pendant le conflit, nous étions heureux. C'était l'autre côté du conflit – nous avons à peine ressenti les difficultés. Un jour, j'ai eu mal à l'estomac. Je me suis demandé quelle maladie j'avais, mais apparemment, j'avais fait une fausse couche. Mais comme je n'avais pas d'argent, j'ai dû survivre toute seule. Nous sommes restés dans une base de combat. Je me sentais encore plus mal lorsque mon mari partait au combat, mais je n'ai jamais abandonné.

Un jour, j'ai cherché à me faire soigner. Seulement avec des feuilles, avec des feuilles de capa, ce sont des feuilles sauvages, et j'ai fini par m'en remettre. Ma mère d'accueil m'avait emmenée à Sawang pour me faire soigner. Je lui ai dit : « Je n'ai pas d'argent, mais j'ai besoin de médicaments et je veux avoir des enfants. »

Nous vivions dans un endroit, un camp de combattants à *Riseh Tunong*. Nous vivions dans une cour, que nous partagions avec une autre famille. Je ne me plaignais jamais, parfois je ne mangeais pas, ils faisaient cuire du riz sur une chaudière, parfois je demandais du riz, ils me le donnaient, peut-être parce qu'ils me respectaient, non pas parce que j'étais la femme de quelqu'un, non, mais parce que nous étions dans cette lutte ensemble. Ils ont déménagé pendant la nuit, alors j'ai déménagé aussi. S'ils restaient dormir dans la forêt, moi aussi. Une nuit, nous sommes tombés sur une hutte, mais il n'y avait personne dedans. Seulement une lampe. J'avais peur. J'ai juste abandonné. C'était une lutte. J'ai dit : « Oh, alors c'est comme ça ». Seulement nous trois. Moi, mon mari et son arme. C'était notre amie. J'ai dit : « Abandonnez, c'est tout. »

Après cela, en 2003, je suis tombée enceinte. Je participais toujours, même si j'étais enceinte. Je me suis dit que c'était peut-être mon destin. D'un côté, c'était triste, le conflit, avec mon mari qui partait se battre. D'un autre côté, j'ai ressenti de la joie parce que j'allais avoir un bébé deux ans après une fausse couche. J'ai dit à mon enfant : « Où allons-nous, mon fils ? ». Dieu merci, mon enfant est fort.

Je cherchais mon mari parce que je n'avais pas de nouvelles de lui. J'étais enceinte de neuf mois et les femmes qui étaient enceintes de neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf secondes avaient déjà accouché. J'ai accouché à *Aceh Besar* en août 2003. Mon mari n'était pas là, même si mon enfant était un garçon. Je ne pouvais pas le supporter : quand mon enfant allait-il rencontrer son père ? Trois jours après l'accouchement, j'ai eu quatre points de suture. J'ai simplement renoncé parce que je voulais me rétablir rapidement. Le septième jour, j'ai pris la décision de retourner dans le nord d'Aceh. Mes parents ont pleuré. Mon père m'a dit : « Ne prends pas ton enfant parce que c'est encore un bébé. » Qu'est-ce que j'ai répondu ? « Père, je suis bien ta fille, mais je suis la femme d'un homme, alors laisse-moi partir, peut-être que j'y serai heureuse. » J'avais préparé le bébé et quelques herbes médicinales.

On m'a fouillé et on a trouvé le médicament. On m'a demandé : « Qu'est-ce que c'est ? » Le conducteur de la voiture était nerveux. J'ai répondu : « Ce n'est pas de la marijuana, monsieur, c'est mon médicament. » Je leur ai dit que j'avais besoin de ce médicament parce que je venais d'accoucher. Nous sommes partis tout de suite après. Je suis arrivée à *Geuregok* et le chauffeur m'a demandé : « Où allez-vous ? Où emmenez-vous un enfant aussi petit ? » Je n'ai pas dit un mot. J'ai finalement retrouvé mon mari à *Cot Mee*. C'est là qu'il a vu son enfant pour la première fois. Puis j'ai déménagé et déménagé encore. Les Acehnais disent qu'avant le quarante-quatrième jour après l'accouchement, une femme ne peut aller nulle part, mais je ne l'ai pas ressenti.

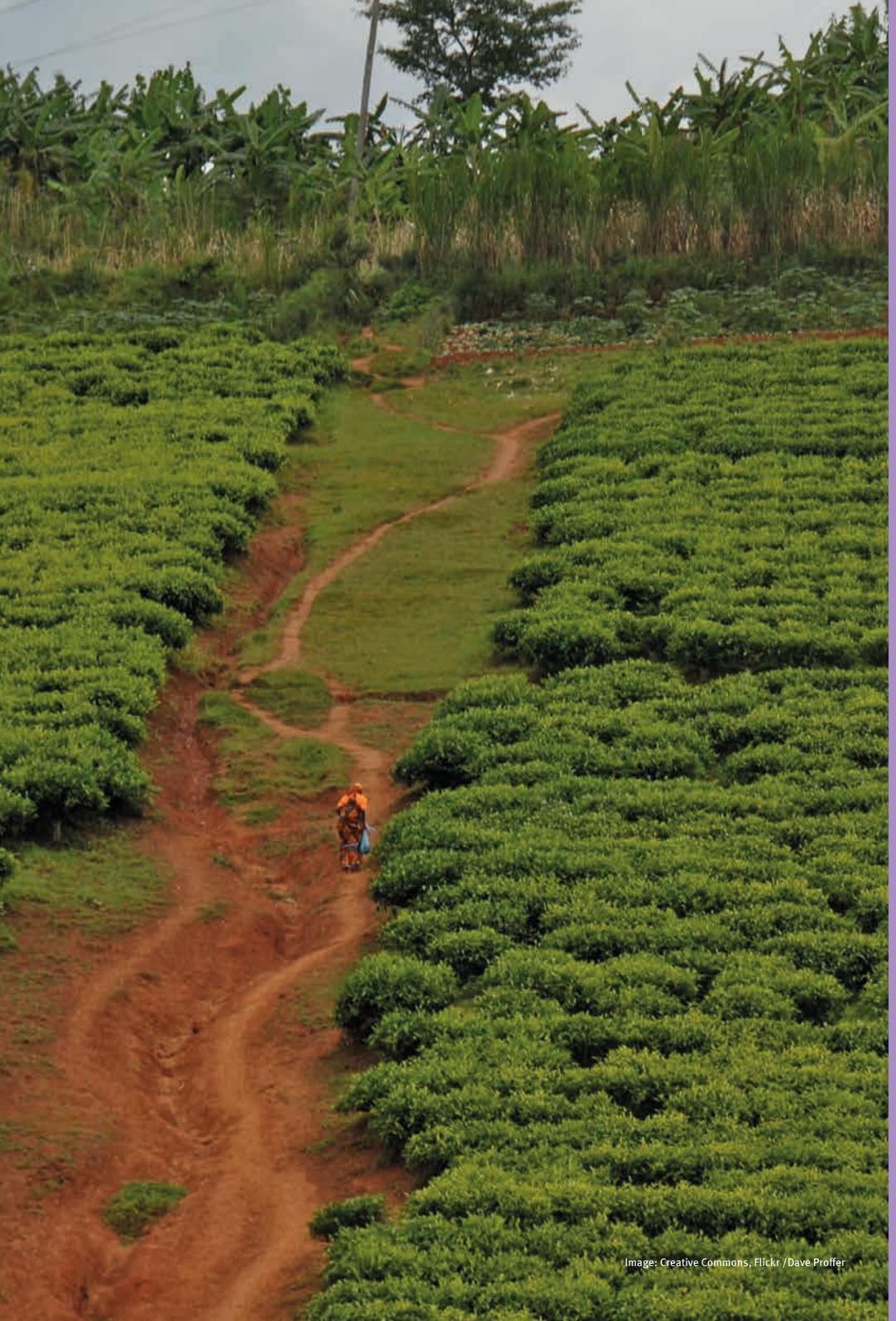
Après la signature de l'accord de paix, j'étais à *Aceh Besar*. En 2008, je suis devenu enseignante. Un nouveau collège a ouvert ses portes. J'ai fait une demande pour devenir enseignante. Ce n'était pas ma profession mais parce que je voulais guérir le traumatisme et me débarrasser du sentiment prolongé de tristesse, pourquoi pas ? Même si je suis une femme au foyer, je peux gérer mon temps, alors laissez-moi être avec des gens.

Aujourd'hui, je suis toujours en vie. Pour mon enfant et sa génération, leur temps viendra. Tout ce que les Acehnais veulent vraiment, c'est l'indépendance. Qui ne veut pas être libre ? Qu'est-ce que l'indépendance ? Nous en voyons des exemples dans d'autres régions, mais Dieu ne nous l'a pas permis. Mais l'esprit doit encore être là. Même s'il est différent maintenant. Aujourd'hui, il n'y a plus de guerres, il n'y a plus que la politique.

La paix viendra pour Aceh. Quant au Mouvement pour un Aceh Libre, il ne s'agit que d'un groupe, alors s'il n'existe plus, qui continuera ? Mon message à ceux qui ont survécu et qui restent est le suivant : unissez-vous ! Quelle est la véritable aspiration ? Quelle est la véritable nature de la lutte ? Tout en observant la politique, les mesures politiques prises par le GAM sont-elles les bonnes ? Quel en est le but ? Les personnalités qui sont au pouvoir ont peut-être encore l'esprit de se battre pour les droits du peuple acehnais, mais pour quoi se bat-on vraiment ? Tôt ou tard, les gens sauront où se trouve la fin de cette lutte, mais il y a maintenant une nouvelle génération. J'ai un enfant. Suivra-t-il mes traces ? La situation actuelle est-elle juste ou non ? La liberté n'est pas aussi facile que de tourner la paume de la main.

FEMMES EN GUERRE

Peux-tu nous parler des problèmes que tu as rencontrés en tant que femme et mère en dehors des problèmes de la guerre ?



SARU | NÉPAL

Je me suis enfuie avec mon enfant dans la jungle. C'était vraiment difficile pour moi de m'occuper de ma fille car il n'y avait pas d'hygiène, d'assainissement, de nourriture ou d'eau. Pendant la nuit, les chacals se rassemblaient autour de nous et hurlaient. J'avais vraiment peur que les chacals prennent ma fille.

FRANCINE | BURUNDI

La vie pendant la guerre n'était pas facile. La guerre n'est pas une plaisanterie. Si tu avais de la chance, tu recevais de l'eau et du savon pour te laver le corps. Pendant tes règles mensuelles, tu utilisais des vêtements de combat usés ou du papier pris dans les écoles.

LIGAYA | MINDANAO

Quand j'ai perdu mon mari, qui était également impliqué dans la lutte, ce fut un véritable défi. J'avais cinq enfants et j'étais enceinte de mon plus jeune. Sept jours après la mort de mon mari, j'ai donné naissance à une petite fille par césarienne. Je me sentais si déprimée et je me suis dit que si je ne m'aidais pas et n'étais pas forte, je serais noyée dans le chagrin et mes enfants souffriraient.

LAMBAI, LEMI | MINDANAO

C'était pendant notre séjour dans la forêt. Je faisais la lessive et j'ai reçu un rapport du commandant disant qu'un groupe de soldats du gouvernement venait dans notre région. Je n'avais pas d'autre choix que de laisser tout mon linge et de commencer à courir pour sauver ma vie, car cette fois-là, j'étais sur leur liste de capture. Et le plus douloureux, c'est que j'ai fait une fausse couche pour ma première grossesse à cause de la pression et de la peur alors que je courais pour me cacher des hommes armés.

SARIFA | MINDANAO

Quant au rôle des femmes pendant la lutte, et bien, il a impliqué beaucoup de premiers secours. Nous étions aussi des messagères et nous aidions à assembler les



armes à feu pendant l'entraînement. Chaque fois que l'organisation avait besoin de fournitures et de matériel pour survivre, malgré la situation très critique sous la loi martiale, nous nous déguisions généralement pour ressembler à des civils ordinaires. Nous descendions au marché et avec l'aide de quelques médecins amis de l'organisation, nous pouvions obtenir des boîtes de médicaments, de nourriture et d'autres fournitures. En 1974-75, nous avons fait pression pour la création du groupe de femmes avec Bainon Karon, qui est maintenant membre du Parlement de l'Autorité de transition de Bangsamoro.

ANONYMOUS | NÉPAL

J'ai sept enfants et je continuais d'allaiter le plus jeune, qui avait quatre ans et demi lorsque j'étais engagée dans la guerre. Une fois, les ennemis ont mis la main sur ma fille aînée et sur moi.

Ils nous ont emmenées à la gare et nous ont gardées pendant 19 jours, nous torturant et nous violant. Seuls ceux qui ont été entre les mains de l'ennemi savent ce que c'est que d'être torturé. Ils nous ont obligés à aller dans la clandestinité. Avec mes sept enfants et mon mari, j'ai quitté notre maison pour me battre pour mon pays et son peuple.

JEANETTE | BURUNDI

Il était difficile de devoir dormir dans la même chambre que les hommes. Il y avait un homme qui me demandait toujours d'avoir des relations sexuelles avec lui et je refusais. Mais quand les autres sont partis à la guerre, il a abusé de moi sexuellement. Je me demandais constamment si j'avais été infectée par des maladies sexuellement transmissibles.

NURONIHAR | MINDANAO

Après que mon aîné ait été atteint par la dengue, j'ai reçu un appel m'informant de la disparition de mon mari. Mon mari est mort et je n'ai pas pu voir son cadavre. Je pensais que cela n'arriverait pas. Je ne savais pas quoi faire à ce moment-là. J'ai cinq enfants et à l'époque, mon plus jeune n'avait que deux ans et demi. Mais avec l'aide de Dieu, ils ont survécu. C'était la partie la plus difficile d'être parent, de les élever seul. Je ne m'attendais à aucune aide. Chaque fois que je me souviens de ce qui s'est passé, je pleure.



Namaste, je m'appelle Onsari Gharti Magar. Je suis l'ancienne présidente de la Chambre des Députés. Je suis née dans le district de *Rolpa*, une zone rurale située dans la région montagneuse du pays.

J'ai participé à la Guerre Populaire maoïste parce que je suis une femme. Dans le passé, il y avait des discriminations de classe, de caste, de genre et également des discriminations liées à l'origine géographique. La Guerre Populaire maoïste avait pour objectif de mettre fin à ces formes de discrimination. J'ai été influencée par ces programmes et j'ai participé à la guerre. Lorsque nous avons travaillé pour notre propre libération en nous engageant dans la Guerre Populaire, nous étions prêts à nous sacrifier. Nous étions confrontés à tant de problèmes majeurs et les petites difficultés n'étaient pas considérées comme des problèmes.

ONSARI

du NÉPAL



La mentalité patriarcale de l'État et de la société a contribué à projeter la même mentalité patriarcale au sein du Parti et également dans nos communautés. J'ai dû prendre les devants et lutter contre ces pratiques et cet état d'esprit. J'ai dû me battre parce qu'étant une femme, je n'étais pas acceptée comme leader.

Il y avait deux types de soldats dans la guerre, les hommes et les femmes. Les femmes devaient travailler dur pour s'établir et faire reconnaître leurs capacités de leader. Elles étaient également à la recherche de leur identité et devaient être pragmatiques en même temps. De plus, un homme ne peut jamais donner naissance à un enfant ; les femmes doivent supporter la douleur et le sacrifice. Je suis l'une des femmes qui ont fait face à tous ces défis.

C'était un défi de tomber enceinte pendant cette période, mais je voulais transformer ma vie en expérience. Je me suis demandé si les femmes deviennent vraiment faibles lorsqu'elles donnent naissance à un enfant. Seront-elles encore capables d'assumer d'autres responsabilités ? Je me suis demandé si le fait de donner naissance à un enfant était la fin de toute autre perspective de développement pour une femme. J'étais confuse et j'ai expérimenté toutes ces choses. Nous étions prêtes à sacrifier notre vie pour la cause et pendant ce temps, mon enfant est né.

J'ai commencé ma carrière politique dans le mouvement étudiant et jusqu'à présent, j'ai travaillé comme membre du Politburo du Parti Maoïste. J'étais responsable de nombreux districts pendant la guerre. J'ai servi comme commissaire de bataillon de l'Armée Populaire de Libération, à partir du moment où j'étais membre du Parti. J'ai combattu et travaillé pour différents forums. Je pense que j'ai contribué à élever le statut des femmes en travaillant comme membre du Comité Central de l'organisation de coordination des femmes. Elle a acquis une importance remarquable pendant cette période. Nous avons toutes travaillé dur pour cela. De même, la Guerre Populaire maoïste a joué divers rôles contre la discrimination des castes. Je suis moi-même issue de la communauté Magar et j'ai été Présidente du Forum National de Libération Magar.

La Guerre Populaire maoïste a été une lutte violente mais le but n'a jamais été de tuer des gens. Le Parti Maoïste et la Guerre Populaire voulaient la paix. Cependant, nous ne voulions pas une paix négative, nous voulions une paix avec des droits et des libertés pour les gens. Nous devons prendre les armes pour obtenir la paix que nous voulions. Dès le début de la Guerre Populaire maoïste, nous avons été très clairs sur le fait que nous ne faisons pas la guerre pour une position ou un statut. En parlant de moi, pendant la Guerre Populaire et aussi après l'accord de paix, j'ai toujours pris le parti de la vérité. Je n'ai jamais fait de compromis. Cela m'a peut-être aidé à créer un environnement qui m'a permis d'en arriver là. Nous vivons dans une société patriarcale, qui fonctionne de plusieurs façons pour dominer les femmes.

Je voudrais appeler tout le monde à ne pas tolérer l'oppression, mais au contraire à se rebeller contre de telles pratiques ou à convaincre les autres de le faire. Je ne vois pas d'alternative à la lutte constante pour atteindre nos objectifs. Nous avons créé des opportunités à partir de la Guerre Populaire, et de la même manière, il y a des opportunités autour de nous et nous devons les identifier et les utiliser, sinon elles seront prises par quelqu'un d'autre. Je suis devenue députée à trois reprises, j'ai été ministre des sports, j'ai été vice-présidente de la Chambre lors de la deuxième assemblée constituante et plus tard, j'ai également eu l'occasion de jouer un rôle en tant que présidente de la Chambre. Je crois que j'ai transformé mes défis en opportunités et que j'ai travaillé dur pour les relever.

Il y a d'autres batailles à venir que nous devons mener. Nous avons rédigé une constitution, mais sa mise en œuvre reste à faire. La forme de la guerre est peut-être différente, mais nous devons la mener avec deux fois plus de force. Si tu regardes la vie des femmes des zones rurales et urbaines, nous avons de nombreuses opportunités. Nous pouvons être fiers aux yeux du monde car nous avons une femme Présidente et une Présidente de la Chambre. Toutefois, pour que les femmes jouissent d'une liberté et de droits complets, de nombreuses questions doivent être résolues.

Les femmes népalaises ont combattu la guerre du peuple pendant dix ans et ont participé au Mouvement Populaire. Nous avons aussi des histoires du passé qui vont au-delà de l'époque de la guerre. Les femmes népalaises ont créé un capital pour les femmes du monde entier. Nous avons pu obtenir la reconnaissance des femmes en tant qu'êtres humains. Nous avons obtenu ce succès contre du sang, de nombreuses femmes sont devenues des martyres. J'aimerais me souvenir de mes amies qui ont contribué, en versant leur sang, à obtenir notre reconnaissance en tant que femmes, en tant que personnes. Nous favorisons l'inclusion dans de nombreux endroits, par exemple dans la police et l'armée. Dans l'administration civile, les femmes sont en mesure de rivaliser grâce au quota de femmes. Les personnes qui sont mortes pendant la guerre ne sont pas là pour voir ou vivre ces réussites. Elles l'ont fait pour la génération future. Grâce à leur sacrifice, j'ai moi-même pu devenir Présidente de la Chambre et de nombreuses femmes au niveau local ont pu occuper des postes de direction. Un quota de 33 % de femmes a été établi dans la constitution et nous pouvons maintenant nous représenter nous-mêmes face au monde. Nous avons pu créer du capital, sous la forme d'une identité, pour les femmes du monde entier. Je voudrais en appeler à toutes les femmes du monde pour qu'elles étudient le Népal et se saisissent du capital dont nous disposons.



Je m'appelle Hema, je suis de *Kaligaun, Jajarkot* mais je vis dans le district de *Lalitpur* en ce moment et je me consacre à l'élevage de porcs. Je suis née en 1982. *Jajarkot* est un district très sous-développé. Il ne dispose pas encore de véritables routes pour y accéder ; peut-être que cela arrivera bientôt. J'ai participé à la Guerre Populaire à partir de 1996, en commençant par le syndicat des étudiants et plus tard avec l'organisation des femmes. J'avais alors quatorze ans.

Au début, je ne comprenais pas grand-chose. Plus tard, dans le syndicat des étudiants de notre école, nous avons discuté de notre responsabilité dans la lutte contre l'injustice et l'oppression. J'ai appris l'importance de mettre en place un nouveau système dans notre pays. J'ai pu constater de nombreuses injustices dans notre village, notamment l'attitude des hommes envers les femmes et celle des riches envers les pauvres. Leur comportement n'était pas acceptable pour moi. C'est peut-être parce que je suis issue d'une famille pauvre. Les oppresseurs étaient les chefs de village et les « *panchayat* » ; nous devions faire tout ce qu'ils nous disaient de faire. Nous devions leur fournir des « *bethi* », c'est-à-dire que nous



HEMA

du NÉPAL

Les dirigeants ont fait de nous des pions ! Je veux leur demander, si votre motivation était de rechercher le pouvoir et l'argent, pourquoi avez-vous impliqué le peuple dans la guerre ?

devions aller travailler pour eux gratuitement, pendant un jour ou deux. Mes parents ne m'ont pas soutenu dans ma lutte contre l'oppression parce que j'étais étudiante et aussi parce que la police nous torturait et nous emmenait dans la jungle avec des menottes pour nous battre. Les bonnes personnes du village venaient à mon secours, en disant que j'étais une bonne étudiante et que je devrais avoir la chance d'étudier. Quand je suis rentrée chez moi, les maoïstes sont venus et m'ont aussi battue, en disant que j'avais donné des informations à la police. J'étais dans une situation très difficile, torturée à la fois par la police et par les maoïstes. J'ai dû prendre une décision et choisir un camp. J'ai choisi de devenir maoïste et je le suis donc devenue.

Mes parents m'ont demandé de rester à la maison et de poursuivre mes études à l'école, mais après en avoir discuté avec eux, j'ai pu les convaincre. Je voulais aller à l'école, mais beaucoup de filles et de femmes comme moi étaient opprimées. J'ai pensé à la libération de ces personnes et de moi-même. Il fallait que je fasse quelque chose pour y remédier. Je pouvais devenir enseignante si j'étudiais et si je recevais une éducation.

Mais tout le monde ne peut pas être enseignant, alors pour la libération de toutes les femmes, je suis revenue à la cause. Il est vrai que j'ai utilisé une arme et que j'ai combattu en tant que commandante pendant la guerre. On m'a dit que les femmes ne pouvaient pas se battre dans une guerre et participer à l'assaut et qu'elles devaient faire partie d'autres services. Par "assaut", on entend le premier groupe de personnes qui se battent avec la police sur le terrain. J'ai combattu avec l'un des chefs et j'ai élevé la voix pour faire également partie de l'assaut. Il y a eu des moments difficiles ; nous avons dû marcher dans des rivières et nos pieds ont eu des ampoules parce que nous avons marché pendant de longues heures dans l'eau. Nous avons dû nous battre avec la police. J'ai vu mon commandant mourir au combat, et c'était dur, mais à la fin, nous avons gagné la guerre.

J'ai également fait face à de nombreuses difficultés dans ma vie personnelle. J'étais la seule femme à marcher avec dix hommes dans la jungle. Je ne voulais pas avoir tous leurs yeux sur moi, alors j'ai décidé de fonder une famille et je me suis mariée à l'âge de seize ans. Je me suis mariée en 1998 et j'ai découvert que j'étais enceinte peu de temps après. J'ai dû gérer les choses sans le soutien de mon mari et je ne savais pas combien de temps le Parti me soutiendrait, moralement ou autrement. J'ai connu des hauts et des bas, mais je me suis battue sans relâche pour les droits du pays et du peuple, en plaçant leurs besoins au-dessus des miens. J'ai continué à me battre, au péril de ma vie.

La plus grande difficulté que j'ai rencontrée a été de donner naissance à mon enfant. Je n'ai pas pu me reposer, j'ai dû partir à la guerre. Je ne me suis jamais reposée, même pas pour un jour. J'avais toujours mon arme à mes côtés. Je ne voulais pas me reposer parce que je n'étais pas la seule à faire face à de telles difficultés. Lors de la naissance de mon enfant, un ami et chef du Parti m'a envoyé dans une maison d'un village où j'ai été traitée encore plus mal qu'un chien errant. Les gens mangeaient ensemble à l'intérieur de leur maison et je devais manger seule à l'extérieur. Je dormais dans un endroit très rude à l'extérieur de la maison et je devais les écouter parler des problèmes qu'ils rencontraient à cause de moi. Je voulais sortir de cette maison, mais le Parti m'avait dit d'y rester. Quand j'ai commencé à accoucher, je n'avais pas mangé depuis deux jours. J'ai rêvé que j'avais faim, puis je me suis réveillée soudainement et j'ai découvert que j'avais vraiment faim. J'avais peur d'entrer et de chercher de la nourriture, car ce n'était pas ma maison et ils pourraient me prendre pour une voleuse. Il y avait un tas de boue gardé à l'extérieur pour l'entretien de la maison ; j'ai mangé environ trois kilos de boue ce jour-là.

La maison dans laquelle j'étais hébergée a organisé un rassemblement religieux. Tout le village est venu et a fait une fête, mais ils ne m'ont rien offert.

Plus tard, un médecin est venu. Je lui ai demandé de me noyer dans la rivière parce que je pensais qu'il valait mieux mourir que de vivre comme ça. Le médecin m'a aidée et mon enfant est né, mais deux heures après la naissance, la police est venue et nous avons dû courir et nous cacher dans la jungle. Tout ce que j'avais à manger, c'était trois cuillères de curry une fois tous les trois jours. Je ne pouvais dire à personne que je venais de donner naissance à un bébé. Je ne pouvais pas leur dire que j'avais faim. Je devais vivre comme les autres dans la jungle. Je saignais beaucoup mais il n'y avait personne pour m'aider. Mon bébé avait quatre jours, mais nous étions constamment en mouvement parce que la police nous poursuivait. Je couvrais le visage de mon bébé avec un chiffon. Finalement, au lieu de laisser mon enfant mourir, j'ai décidé de laisser ma fille avec ma sœur aînée. J'ai alors rejoint l'armée parce que je pensais que je devais contribuer à la guerre et continuer à me battre pour notre cause. Après cela, j'ai combattu en tant que femme commandante. Trois mois après avoir donné naissance à mon enfant, j'ai combattu à *Pachkatiya, Jajarkot*. Je me sentais faible, mais je ne pouvais pas rester en arrière en me sentant faible, j'avais trop de responsabilités pour cela. Le courage d'une personne est le conducteur et le véhicule est notre corps. J'ai fait appel à mon courage et j'ai poussé mon corps à son potentiel maximal à ce moment-là.

Aujourd'hui, j'ai l'air en bonne santé à l'extérieur, mais je suis faible à l'intérieur. Les médecins disent que je dois contrôler mes pensées et mes émotions négatives et me concentrer sur les aspects positifs. Je n'ai jamais vu le bonheur et la prospérité de ma vie. Ni dans ma famille, ni au Parti, ni de la part de mon mari. Je ne pense pas non plus que mes enfants me procureront du bonheur. Les dirigeants ont fait de nous des pions ! Je veux leur demander, si votre motivation était de rechercher le pouvoir et l'argent, pourquoi avez-vous impliqué le peuple dans la guerre ? Vous auriez dû vous battre pour le pouvoir et l'argent dès le début. Vous vous êtes servis de nous, car nous nous battions vraiment pour les droits des gens et contre l'injustice. Vous avez laissé tomber les membres du Parti. Où est l'unité que nous avons quand nous nous battions dans la jungle, quand j'ai laissé mon enfant et que je me suis battue pour la cause ? Avez-vous réfléchi à cela ? Je ne me suis pas battue pour créer un élevage de porcs.

LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE ACCORDS DE PAIX, REINTEGRATION, RECONCILIATION

Comment as-tu quitté la rébellion ? As-tu entendu parler de l'accord de paix ? Passons à la signature de l'accord de paix, comment se présentait la stabilité économique des femmes ? Et comment s'est passé le premier jour de la signature, comment t'es-tu sentie ?



LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE ACCORDS DE PAIX, REINTEGRATION, RECONCILIATION

FRANCINE | BURUNDI

Nous avons entendu à la radio que le régime avait accepté une médiation. Une fois la guerre terminée, ils nous ont emmenés dans des campements et nous ont appris à vivre ensemble avec des citoyens ordinaires. J'ai été très heureuse d'apprendre que j'allais de nouveau vivre avec ma famille.

GITA | NÉPAL

J'étais la commandante du bataillon de l'armée à *Salyan* quand j'ai appris la nouvelle de l'accord de paix. Nous n'avons jamais voulu de violence ; nous étions heureux d'entendre parler de l'accord de paix car nous avons fait beaucoup de sacrifices pendant la guerre. Nous voulions que l'accord de paix réponde aux préoccupations des blessés et des martyrs et nous voulions que l'accord libère le peuple. Nous étions heureux.



Bagmati



Lila



Nuronihar



Manju



Gita

MARIE | BURUNDI

Je suis allée aux toilettes et je me suis enfuie sans en informer personne. Ils ne sont pas venus me chercher. Je suis partie les mains vides. Je suis allée seule auprès des administrateurs communaux pour demander le pardon et la réinsertion dans la société en tant que civile.

JEANETTE | BURUNDI

J'ai quitté la rébellion parce que la vie était pire qu'avant mon arrivée. Nous sommes juste partis sans rien dire à personne. Il y en avait beaucoup d'autres avec nous, mais certains ont été attrapés et exécutés.

SARU | NÉPAL

Quand nous avons entendu parler du processus de paix, nous étions dans les casernes. À l'époque, nous en avons été très surpris car nous pensions être au milieu de quelque chose sans avoir atteint aucun de nos objectifs. Nous nous sommes dit : comment régler les choses dans un processus de paix alors

que plus de 17 000 personnes ont perdu la vie pour cette cause ? J'étais vraiment inquiète à ce moment-là parce que je pensais que notre parti n'était pas différent des autres, qu'il n'apporterait pas de réel changement. Nous avons promis à notre peuple de remplir notre mandat, mais je ne pense pas que nous ayons été capables d'apporter le changement envisagé et souhaité. J'ai opté pour la retraite volontaire à l'époque. Tous les grades avaient différents types de règlement et, en tant que commandants de section, nous avons reçu 500 000 roupies après que le gouvernement et les Nations unies en aient décidé ainsi. J'ai utilisé cet argent pour lancer mon entreprise, mais j'ai senti que je ne pouvais pas quitter mon parti. J'y ai participé pendant plus de 10 ans. Je pensais que je m'étais battue pour une cause et après l'accord, j'avais peur d'être à nouveau limitée aux travaux ménagers. J'avais un magasin de vêtements, mais j'avais le sentiment d'avoir été à nouveau limitée dans mes droits et mes activités là où nous avons lutté pour la liberté. J'ai donc vendu mon magasin, obtenu un prêt, acheté un terrain et construit une maison.



LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE

FAMILLE, TRAVAIL, AMOUR

Donc, lorsque l'accord de paix a été signé, comment as-tu vécu la transition entre le mouvement et la vie communautaire ? Y a-t-il eu des obstacles ou des opportunités pour toi ?



LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE FAMILLE, TRAVAIL, AMOUR



Image: Creative Commons, Flickr / Dave Proffer

JACQUELINE | BURUNDI

Quand je suis revenue de la rébellion, certains voisins avaient peur de moi parce qu'ils me considéraient comme une criminelle. J'ai pensé à retourner chez les rebelles à cause de cela.

FABIOLA | BURUNDI

Je peux dire qu'il n'a pas été facile d'arriver chez moi et de retrouver ma famille. Certains avaient peur de moi mais je sentais que je pouvais les approcher et, même si je n'étais pas bavarde, je me suis de nouveau familiarisée avec eux.

ANNICK | BURUNDI

Tu sais, il y a toujours des ragots. Ils parlaient de moi mais au bout d'un moment, ils se taisaient. Ça m'a fait mal mais je me suis dit que ça allait bien se passer. A la maison, nous vivions en paix.

RAMATAN | ACEH

Pendant le conflit, j'ai travaillé dans l'aide humanitaire, apportant une assistance aux femmes et aux enfants. Aujourd'hui, je travaille dans ce domaine et je m'occupe de cas de femmes et d'enfants.

J'ai travaillé au P2TP2A – Centre de Services Intégrés pour la Lutte contre la Violence envers les Femmes et les Enfants – sous l'égide du Ministère de l'Autonomisation des Femmes et de la Protection des Enfants. Ce n'est donc pas très éloigné. Je suis très heureuse dans mon travail aujourd'hui. Notre mission est humanitaire, elle consiste à aider la communauté au quotidien et à défendre les victimes de violations des droits humains. Après l'accord de paix, nous avons pu quitter la ville. Il n'y avait plus d'obstacles sur la route, plus d'extorsion – les gens ont pu trouver des moyens de construire une meilleure économie. Les militaires ne t'arrêtent pas quand tu vas à la mer ou dans la forêt ; tu es libre. Dieu merci pour ce processus de paix. Nous espérons qu'Aceh sera toujours en paix.

ANGE | BURUNDI

Ma famille m'a accueillie quand je suis rentrée à la maison parce qu'ils sont venus me chercher à l'endroit où nous étions. Au début, ce n'était pas facile car il y avait des gens qui pleuraient en voyant les membres de leur famille disparus depuis longtemps. Ils voyaient à quel point j'étais maigre et bronzée, couverte de cicatrices de blessures. Peu à peu, au fil du temps, nous avons découvert que nous ne pouvions pas nous empêcher de sourire. J'avais reçu une petite somme d'argent de la démobilisation, alors j'ai interrogé mes parents et mes amis proches sur la création d'une entreprise. Ils m'ont aidé à décider quelle entreprise je devrais choisir. J'ai commencé à travailler et maintenant je vis paisiblement.



LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE

TRAUMATISME, SANTÉ

As-tu souffert des conséquences de ta participation aux groupes armés ?



LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE TRAUMATISME, SANTÉ



MUTIA | ACEH

Selon mon expérience, après la signature de l'accord de paix, nous avons immédiatement commencé à nous réintégrer dans la communauté. Nous avons vécu en conflit pendant des décennies et avons encore une mentalité de guerre et soudain nous avons eu cet accord de paix. Je n'ai moi-même jamais bénéficié d'une assistance psychologique, donc mon expérience personnelle est que le traumatisme n'a pas été guéri, il a juste suivi le courant. Il n'y a pas eu d'effort particulier pour mettre en place un organisme en particulier pour les *inong balee*. Quand nous sommes sur les routes et que nous voyons la troupe des TNI, nous avons toujours cette peur. Cela signifie que nous ne sommes pas encore complètement remis psychologiquement.

CHANCE | BURUNDI

Nous avons vécu beaucoup de choses : viols, violences en tant qu'esclaves, port de 50 kilos à l'âge de seize ans.

FRANCINE | BURUNDI

J'ai eu un arrêt cardiaque à cause de la peur que j'avais du conflit. J'ai également souffert de maux d'estomac car nous n'avions que rarement de quoi manger.

En te souvenant de ton expérience dans le groupe et de la guerre, tu t'es engagée pour mettre fin à la discrimination et à l'inégalité.

Rétrospectivement, penses-tu avoir réussi à atteindre ces objectifs ? Comment te sens-tu aujourd'hui ? As-tu eu des difficultés à passer du statut de combattante de la lutte à celui de militante pour la paix ?

GINA | MINDANAO

Quand mon mari était encore en vie, il me disait : « Si personne dans ma famille ne suit mes traces, ils n'auront jamais une vie heureuse ! » C'était une sorte de malédiction. « Si je meurs dans la lutte, il est de votre devoir de continuer. » Et même sans lui, j'étais aussi une révolutionnaire bien avant de l'épouser ; j'étais déjà membre du MNLF. Mais mon rôle a changé, passant de celui de médecin à celui d'épouse lorsque je l'ai épousé. Nous vivions la vie des révolutionnaires, donc nos vies n'ont jamais été normales. Et bien que mes enfants soient allés à l'école, d'une manière ou d'une autre, ils ont participé à la lutte. Maintenant, avec le recul, j'ai presque de la culpabilité dans mon cœur. C'est une bonne chose que personne de ma famille n'ait été arrêté, parce que s'ils l'avaient été, j'aurais porté cette culpabilité pour toujours.

LE RETOUR ET VIE APRÈS LA GUERRE REFLEXIONS



HERMIE | MINDANAO

Tu sais, je ne suis pas une femme courageuse, mais quand il s'agit de mes droits, je me battrais pour eux jusqu'à la mort. Tant qu'il y aura de la lutte, je serai toujours là. C'est toujours dans mon cœur d'aider à tout moment. Bien que je me batte encore, j'ai gagné en tant que mère de mes enfants. Mais la lutte n'est pas encore terminée. Je veux voir ce qu'est vraiment la liberté. J'espère la paix et l'abondance dans la vie de tous. Je veux que mes enfants continuent ce que j'ai commencé.

JAYAPURI | NÉPAL

Par rapport au passé, la situation s'est nettement améliorée. L'un des changements majeurs est le développement de la conscience politique. Le système de gouvernance au Népal a également changé et nous sommes aujourd'hui une République Fédérale Démocratique. Nous avons adopté le système fédéral avec trois niveaux de gouvernement - centre, province et local. En termes d'égalité, nous avons également beaucoup progressé. La constitution du Népal garantit aux femmes au moins 33 % des sièges au Parlement. Je travaille à un poste élevé au sein du Parti, je suis membre du Parlement et j'ai également été élue directement au Parlement lors de la dernière Assemblée constituante. J'ai également été ministre à une époque : la question de l'inclusion de 33 % de femmes était en jeu et je me suis rebellée contre le système et suis devenue ministre pendant treize jours. De nombreux droits ont été obtenus, mais nous ne pouvons toujours pas dire que nous avons pleinement nos droits à l'heure actuelle.

LILA | NÉPAL

Pendant la Guerre Populaire, l'engagement des femmes était d'environ 40 %. Aujourd'hui, plus de 25 % d'entre elles vivent leur vie comme femmes au foyer. Si les femmes sont capables de convaincre leur famille et surtout leur mari qu'une autre voie est possible, alors elles peuvent définitivement prendre la tête de la société. Il y a un manque de confiance et de capacité chez les femmes parce qu'elles ne sont pas capables d'en convaincre la société. Le leadership ne doit pas seulement être politique ; il peut se manifester dans n'importe quel secteur, dans n'importe quelle organisation et dans différents milieux. Je pense que les femmes devraient sortir de la cuisine.

AIDA | MINDANAO

Tout ce que je demande pour les femmes comme moi, c'est qu'on leur donne leurs droits. Nous devons être fidèles à nous-mêmes. Ne mettons pas de côté les droits des femmes, car les femmes sont l'espoir des hommes.

ANNICK | BURUNDI

Je me suis dit que je pouvais changer ma façon de penser et mes réactions. Toutes les pensées horribles doivent être changées. Je dois travailler de mes propres mains sans faire de mal à personne.

REKHA | NÉPAL

Mon objectif est de provoquer une révolution agricole au Népal. Je suis toujours engagée dans l'agriculture. J'ai élevé les filles des martyrs grâce aux revenus que j'ai tirés de l'agriculture. En parlant du cœur, je ressens une profonde douleur en moi. Si j'avais su que le Parti serait là où il est aujourd'hui, je n'aurais jamais fait de politique. Il y a beaucoup d'autres commandants en détresse, pas seulement moi. Tout le monde a beaucoup souffert. Cependant, je suis fière d'une chose : s'il n'y avait pas de Parti Maoïste et si nous n'avions pas commencé la Guerre Populaire, il n'y aurait pas de femmes indépendantes comme nous aujourd'hui dans des endroits comme *Rolpa*.

GINA | MINDANAO

Il n'a pas été vraiment difficile de passer du statut de combattante dans la lutte à celui de militante pour la paix. Il convient de noter que nous étions des étudiants universitaires, préparant nos carrières. Cela a été interrompu pendant la lutte et maintenant, c'est comme si nous y retournions, avec plus d'expérience, bien sûr. Parfois, des expériences de vie amères font de nous de meilleures femmes, des femmes plus fortes. La tragédie rend les femmes plus fortes dans la vie.



Je suis Hadja Giobay S. Diocolano, directrice exécutive de la Fondation Kadtabanga pour les défenseurs de la Paix et du Développement et Présidente du Comité révolutionnaire de l'État du Kutawato occidental. Je suis née à *Margues, Datu Odin Sinsuat*, j'ai passé mon enfance dans cet endroit mais j'ai commencé ma scolarité à *Mirab, Upi*, à *Maguindanao*. Comme mes parents étaient de fervents partisans du mouvement, ils ont décidé de rester en permanence à Upi afin d'être proches de ses membres. Pendant la lutte, je peux dire que notre famille était une famille de classe moyenne. Nous sommes également l'un des clans les plus connus de la province de *Maguindanao*.

J'ai rejoint le Front Moro de Libération Nationale à l'âge de treize ans. J'ai rejoint le mouvement parce que j'étais témoin de la façon dont les Moros étaient opprimés et privés de presque toutes les formes de droits humains par les militaires. Avec le recul, je me souviens avoir entendu ces questions de la part d'hommes en uniforme au moment où ils sont entrés dans la maison d'une famille Moro : « Tante, avez-vous des poulets ici ? »



GIOBAY

de MINDANAO

Nous devons comprendre qu'en tant que femmes, nous avons le droit de participer à tous les domaines de la société. Nos voix doivent être entendues.

et si une femme Moro leur répondait par un non, leur prochaine question était: « Avez-vous une fille, jeune et célibataire ? ». À cette époque, les femmes n'avaient pas le droit de se battre pour ce qu'elles sont, de se protéger contre la violence et l'oppression. Aussi, dès l'âge de treize ans, j'ai insisté pour faire ma part, même si je savais qu'en raison de mon âge, je ne pouvais pas devenir un membre officiel du mouvement révolutionnaire.

Avant de devenir officiellement membre du Front Moro de Libération Nationale, nous avons suivi un entraînement militaire pendant un mois. C'était un entraînement extrême pour les combattants : nous faisons de la course à pied, nous grimpons sur des cordes et on nous apprend à porter et à assembler des fusils et des munitions. Nous avons également appris les tactiques militaires. Juste après être devenue membre officiel, j'ai été affectée aux forces auxiliaires du mouvement. Par la suite, je suis devenue l'une des formatrices des nouveaux groupes de femmes militaires et enfin, j'ai rejoint l'équipe médicale. Le mouvement avait connu des bouleversements extrêmes en raison du grand nombre de victimes

parmi les *Moudjahidins* lors des affrontements avec les forces gouvernementales. Pendant la guerre, les Moros blessés n'étaient pas en sécurité dans les hôpitaux parce que les forces gouvernementales venaient les chercher. J'ai organisé les femmes dans chaque communauté et municipalité jusqu'à ce que je devienne la vice-présidente municipale de l'Annexe des Femmes de Bangsamoro. Cela a donné aux femmes l'occasion de participer au développement de l'assistance au mouvement, ce qui a été une véritable réussite.

Faire partie des forces auxiliaires a été l'une des épreuves les plus difficiles pour moi, en tant que femme, pendant la lutte. Nous sommes partis de *Cotabato City* en bateau pour échapper aux postes de contrôle militaires. En chemin, nous nous attendions à des problèmes avec les militaires, car ils avaient de très bons renseignements sur nos mouvements. Soudain, juste avant d'atteindre le port, nous avons entendu des coups de feu, et là, notre bateau a commencé à couler. Nous sommes restés sous l'eau pendant des heures et des heures, en attendant que l'opération militaire se termine enfin. Vraiment, je pensais que ce serait mon dernier jour sur terre. Si je devais te dire à quel point c'était dur, je te dirais que j'ai eu l'impression de me noyer et que j'ai trouvé la respiration presque impossible. Dieu merci, nous avons survécu. Nous sommes restés à *Lanao* pendant de nombreuses années. Je pensais souvent à ma famille, à ma mère qui tombait malade et vieillissait au fil des jours. Mon père est devenu aveugle suite à un accident mais je n'étais pas avec eux pour prendre soin d'eux parce que mon frère et moi étions en pleine lutte.

Les jours les plus importants de ma vie ont coïncidé avec des dates très importantes de l'histoire. La mort de ma mère est survenue le jour de l'anniversaire de la fondation du MNLF. J'ai donné naissance à mon fils aîné un jour avant cet anniversaire et mon plus jeune est arrivé le jour de la signature de l'accord de paix. Ces coïncidences m'ont donné plus de raisons de ne pas renoncer à ma loyauté envers le mouvement.

Lors de la signature de l'accord de paix, nous avons élaboré les choses de manière très approximative juste pour gagner l'indépendance mais seule l'autonomie nous a été donnée. Mais les femmes n'ont jamais cessé de se battre avec leur plume et leur esprit. Le reste de l'équipe et moi-même avons travaillé dur pour créer la Fondation Kadtabanga. Il y avait quinze membres et j'étais la seule fille à prendre le risque. Créer et maintenir une organisation humanitaire n'est jamais si facile. Heureusement, le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) nous a proposé diverses activités de renforcement des compétences. Le PNUD nous a enseigné des techniques et des stratégies en cours de route qui nous ont permis d'apprendre des choses très utiles pour le parcours que nous avons choisi. La Fondation a transformé de nombreuses zones post-conflit de *Maguindanao* en Communautés de Paix et de Développement. Leur tendre la main est l'une de nos plus belles réussites. L'une des réalisations les plus remarquables est la transformation de ce qui était auparavant un site d'embuscade connu en une Communauté de Paix et de Développement. Notre programme actuel est axé sur les jeunes. Nous espérons que nos enfants suivront nos traces en tant que héros de la paix. Nous nous concentrons sur eux pour aider à éradiquer la mentalité de guerre et de combat, surtout maintenant que le recrutement de l'Etat Islamique est très répandu dans notre région.

J'ai remporté le prix N-Peace du PNUD en 2017. Cette étape de ma vie m'a vraiment poussée à devenir plus active pour aider et préserver les acquis de la paix et du développement pour ma communauté. Je considère tout cela comme un succès retentissant. Entendre les compliments et les mots de soutien de mes compatriotes de Bangsamoro vaut vraiment plus que n'importe quel prix.

Un dernier mot pour les femmes. Je vous encourage à continuer à aider d'autres femmes à Bangsamoro. L'une des préoccupations majeures de notre organisation est de promouvoir l'idée d'éduquer les femmes pour les aider à prendre pleinement conscience de leurs droits.



Je suis née à *Bujumbura*. J'ai grandi à *Bwiza* et à *Jabe*, mais maintenant je vis à *Cibitoke*. Avant de rejoindre le groupe armé, nous vivions avec ma mère parce que mon père était déjà mort, mais je ne peux pas dire que nous ayons vécu une mauvaise vie de ce fait.

Mon petit ami était dans les groupes armés. Les forces de sécurité gouvernementales venaient souvent chez moi parce qu'elles pensaient que je saurais où il se trouvait. Je voulais fuir le pays, mais plus tard, j'ai décidé d'aller avec mon petit ami. Il est venu dans la nuit avec son ami, tous les deux déguisés. Je n'ai découvert que plus tard que c'était lui. Ma famille a découvert que j'étais dans la forêt au bout de trois semaines. Ma mère connaissait les risques de sécurité que représentait le fait de rester avec eux et je lui avais déjà dit que je disparaîtrais un jour. Mais elle pensait que je fuirais le pays et non pas que je rejoindrais les groupes armés.



CHRISTELLA

du BURUNDI

*Une femme est paix,
une femme est amour.
Notre place n'est pas dans
la forêt : notre place est
dans le développement
de notre pays.*

Au début, c'était très difficile parce que j'y suis allée en tant que réfugiée, en pensant que les choses allaient rapidement s'arrêter et que je pourrais rentrer chez moi. J'ai été étonnée quand ils m'ont mise à l'entraînement militaire. Ils nous ont appris quels étaient nos principaux objectifs. Ils nous ont aussi expliqué comment ils allaient apporter la paix dans le pays – et nous les avons crus. Quand j'ai terminé la formation, ils m'ont placée dans le groupe qui protégeait le stock d'armes.

Nous partions deux ou trois jours sans nourriture. Les bombes étaient larguées tout le temps, sans aucune pause. Nous n'avions pas le temps de penser à la nourriture parce que tout ce à quoi nous pouvions penser était de savoir si nous allions échapper aux bombes cette fois-ci. J'avais peur et je voulais que mon petit ami me tienne la main tout le temps. Il me réconfortait et était toujours avec moi jusqu'à ce que je sente que je pouvais rester là et faire face à n'importe quelle situation. Personne ne me maltraitait parce qu'il était là. Ils avaient peur de lui et s'il allait sur le champ de bataille, son ami proche s'occupait de moi en son absence. J'étais également étonnée de voir que je restais forte dans ces conditions.

Au début, nous étions un seul groupe, mais au fur et à mesure que nous grandissions et que nous perdions beaucoup de nos membres dans la bataille, le groupe a commencé à se diviser. C'est à peu près à cette époque que mon petit ami est mort. Son ami était encore en vie, mais j'ai commencé à envisager d'abandonner le mouvement. C'était comme si j'avais perdu la tête parce que j'avais perdu mon petit ami. Chaque fois que nous allions au combat, je cherchais des moyens de m'échapper et de désertir pour qu'ils pensent que j'ai été tuée dans la bataille. Finalement, je me suis enfuie pendant une bataille et je me suis cachée. Si tu n'avais pas de chance et qu'ils te surprenaient en train de désertir, ils te tuaient automatiquement.

J'ai réussi à rester cachée. J'ai essayé de trouver un endroit où rester pendant un certain temps. J'ai passé environ un an à me cacher parce que je ne pouvais pas me montrer à ma famille. Après que je me sois rendue aux soldats du gouvernement, ils m'ont torturée. J'ai fini par parler à cause de la douleur, mais je ne leur ai pas dit grand-chose : si je leur disais tout, mon groupe dans la forêt aurait su que quelqu'un avait révélé leurs secrets et serait venu trouver la personne qui les avait trahis. Je ne sais pas où j'étais détenue. On pouvait voir des traces de sang humain sur le sol et je me suis demandé si j'allais être tuée au même endroit. J'y ai passé deux mois à être maltraitée jusqu'à ce que je révèle qui j'étais et où j'avais été. Chez moi, ma famille a fini par découvrir que j'étais prisonnière et ils ont plaidé pour moi et j'ai été libérée peu après. Quand je suis revenue, tout le monde était très heureux parce que c'était comme si j'avais été ressuscitée d'entre les morts, mais ma mère continuait à douter et à se demander si je serais à nouveau capturée. Mes voisins me montraient du doigt en disant que j'étais un danger pour la société, mais après un certain temps, nous nous sommes réconciliés et nous nous sommes à nouveau habitués les uns aux autres. Mes amis ne savaient pas d'où je venais parce que je leur ai dit que j'étais partie à l'étranger pour un travail et que je n'avais pas réussi à gagner de l'argent. C'était pour me protéger contre la diffusion de ragots.

Je passais toute la nuit sans dormir parce qu'à chaque fois que je fermais les yeux, je revivais ce qui m'était arrivé. J'avais très peur, au point de devenir folle. Ma mère a vu quel genre de problème j'avais et elle est venue dormir à côté de moi. Je voulais être comme les autres parce que quand tu as été avec ces groupes, les gens ne te considèrent pas comme une personne normale. Ils pensent toujours le pire de toi, comme si tu étais née avec une arme à la main.

Quels sont mes conseils pour les autres ? Tout d'abord, je dois parler de ce qui m'est arrivé car si tu ne parles pas, il est difficile de surmonter les remords. Deuxièmement, les gens doivent connaître la vérité car s'ils ne la connaissent pas, ils prendront de mauvaises décisions. Je leur dis de se tenir à l'écart des choses qui peuvent les stimuler ou les pousser à rejoindre des groupes armés. Il n'y a rien de bon venant de ces groupes à part se faire tuer et tuer les innocents. Franchement, il n'y a pas de vie dans la guerre. J'ai vu que nous avons été trompés : ils ont dit que nous devions sauver le pays mais au lieu de cela, nous avons tué tant de gens.

Pour les femmes qui reviennent de la guerre, je leur dirais que la place des femmes n'est pas dans la forêt. Avant de décider de quitter leur famille, elles doivent s'assurer que les choses sont comme elles devraient être. La vie n'est pas faite que de bonnes choses. Ce qui nous est arrivé doit servir de leçon aux autres. La guerre n'est pas un simple jeu pour les enfants. On peut être violée, tuée, gardée comme esclave, maltraitée et torturée. Vous n'apprenez pas seulement à tirer ou à fabriquer des bombes - vous devez être transformées pour vous comporter de manière inhumaine. Les femmes sont nées pour aimer et répandre la paix.

Que peux-tu dire aux femmes qui ont également participé à des groupes armés comme toi, puisque tu as dû faire face à de nombreuses situations difficiles ?

Quel est ton message à tes camarades, en particulier aux femmes qui ont été directement impliquées dans le conflit et au gouvernement ou aux ONG qui seraient prêts à aider à améliorer la capacité de ces femmes ?



SARU | NÉPAL

Tout d'abord, pour que les femmes aient des capacités de leadership, il faut qu'il y ait un environnement très favorable à la maison. Le mari doit également être d'un grand soutien. De nombreux membres masculins de notre parti qui ont participé à la Guerre Populaire font maintenant preuve d'un comportement hypocrite car ils se sentent à l'aise pour restreindre la liberté des femmes de leur famille. Surtout après le processus de paix, de nombreuses femmes membres du parti ont été confinées chez elles à cause de leurs homologues masculins. Je pense que le système de soutien devrait se développer à la maison avec notre mari et notre famille, puis impliquer la société et les dirigeants. Ce n'est qu'alors que nous pourrions penser au développement du leadership des femmes. Mon mari me soutient vraiment et m'aide à participer activement aux programmes. Il m'aide également à la maison pour les tâches ménagères et les enfants.

LEHA | ACEH

Mon conseil serait qu'il faudrait une aide avec des activités, des formations pour les femmes et une éducation. De nombreuses femmes n'ont pas la possibilité d'aller à l'école et manquent donc d'éducation. Augmentons les compétences par la formation dans le but de changer l'économie des femmes à la maison. Partageons les connaissances et offrons une éducation, une socialisation et des séminaires sur ce que nous avons réalisé, comme référence pour l'avenir à celles et ceux qui sont au pouvoir.

PATIENCE | BURUNDI

Je demande aux femmes qui étaient avec moi pendant la guerre de venir se regrouper dans des associations pour le développement. Quant aux femmes qui ne sont pas allées à la guerre, elles ne devraient pas penser à la guerre parce que c'est une très mauvaise chose.

JONITHA | BURUNDI

Les gens doivent savoir que la guerre n'a rien de bon. Ils devraient cesser de penser à la guerre et se concentrer sur leur propre développement, notamment par le biais de groupes d'entraide où ils peuvent obtenir un prêt et créer leur propre entreprise.

RAMATAN | ACEH

Je vois que certaines anciennes combattantes retournent maintenant à l'école ou à l'université et je respecte vraiment cela. Elles veulent acquérir des compétences en matière de prise de parole en public ou d'autres formes d'expertise. Bien que le gouvernement n'accorde aucune attention à ces combattantes et ne se préoccupe pas de leur sort, ces femmes veulent changer leur vie. Il existe une réelle volonté de la part des femmes elles-mêmes, ce qui est un signe positif. J'ai de l'espoir pour le gouvernement. Les survivantes de ce conflit ont encore un long chemin à parcourir pour se rétablir. Alors que les survivants du tsunami se sont remis et ont bénéficié d'une aide à la guérison des traumatismes et même d'une aide au logement, il n'y a pas d'aide pour les survivants du conflit aujourd'hui, et même si elle existe, elle n'est pas distribuée de manière égale. Je pense que le gouvernement devrait accueillir les survivants du conflit, les combattants, tout le monde.

BAGMATI | NÉPAL

Bien sûr, les femmes sont capables de rivaliser avec les hommes. Nous pouvons rivaliser avec nos pensées et nos idées et si les femmes s'y mettent, nous pouvons tout faire. Nous avons ce courage et nous l'avons également démontré dans le passé. Nous croyons en nous-mêmes. Les femmes ordinaires doivent s'unir et travailler ensemble pour notre cause commune. J'ai 60 ans maintenant et je travaille toujours pour unir les femmes et lutter pour nos droits.

MUTIA | ACEH

Les histoires sur les difficultés vécues par les femmes ne représentent pas les luttes politiques des femmes d'aujourd'hui. Certaines femmes des *inong balee* sont au Parlement mais la plupart d'entre elles n'y sont pas. Ces femmes n'acceptent les *inong balee* que parce qu'elles ont besoin de leur vote, puis elles prétendent défendre les droits des *inong balee*. C'était une promesse pendant la période de campagne, mais après avoir été élues, elles ont fait preuve d'un mépris total pour les *inong balee*. Une économie indépendante pourrait améliorer le bien-être. Nous pourrions établir un lien direct entre le financeur et les *inong balee* elles-mêmes, sans intermédiaire. Quelle forme de [subsistance économique] [veulent] les *inong balee*, seulement l'agence donatrice qui la

contrôle, et plus besoin d'utiliser des intermédiaires car nous craignons qu'avec des intermédiaires, l'aide ne soit pas véritablement allouée aux *inong balee*.

NURLIELAH | MINDANAO

En partageant nos histoires avec vous, j'espère que vous comprendrez combien nous avons investi notre temps et notre vie pour cet héritage. Nous avons pris des repas sans riz ; la plupart du temps, nous n'avions que des bananes ou des pommes de terre pour éviter la faim. La seule chose qui nous faisait croire que nous étions encore en vie était que nous savions qu'il fallait manger pour survivre. Bien que nous ne soyons pas encore totalement indépendants, nous ressentons vraiment les changements positifs survenus depuis l'accord de paix. Notre jeune génération doit comprendre que ce que nous avons accompli doit être maintenu et nourri au fil du temps. Gardez toujours à l'esprit que la souveraineté dont vous jouissez actuellement est le fruit de notre lutte. La plus grande récompense que nous tirons de cette lutte est de voir chaque famille Bangsamoro profiter de l'avantage de vivre en paix et en harmonie. Aujourd'hui, je vois des étudiants bien habillés et souriants.

MANJU | NÉPAL

En parlant de ma propre expérience, comme on le voit partout dans le monde, les femmes sont traitées comme des citoyennes de seconde zone. Le changement que nous voulions n'a pas été réalisé. Même les femmes dirigeantes sont guidées par le principe selon lequel nous ne sommes que les épouses de nos maris. Pour faire évoluer les pratiques en vigueur, je pense que nous devons renforcer nos capacités. Tout d'abord, je pense que nous devons être éduquées, ce qui ne signifie pas que nous devons recevoir une éducation bourgeoise et obtenir un diplôme. De nombreuses femmes qui ont participé à notre révolution ont un diplôme, mais leur conscience de la nécessité d'adopter les changements requis dans la société est minime. Les femmes qui veulent occuper

un poste de direction, que ce soit au sein du Parti Communiste ou du Congrès, doivent être la "personne spéciale" de quelqu'un, l'épouse de quelqu'un ou avoir un lien de parenté avec un homme. Nous ne sommes pas en mesure de voir notre véritable identité.

SARIFA | MINDANAO

À tous mes frères et sœurs Bangsa-moro, ma seule demande est que vous poursuiviez la lutte et que vous cherchiez le chemin d'une paix durable sans provoquer de conflit ni de guerre. Une autre chose est l'autonomisation continue de nos femmes dans la société, afin que nous prouvions notre valeur en tant que Bangsamoro. Les femmes doivent comprendre que notre rôle ne s'arrête pas à l'intérieur de la maison ; continuons les projets de développement des femmes et concentrons-nous sur la mise en œuvre des projets pour le bénéfice de tous les membres de notre communauté.

BAI | MINDANAO

Le changement se fait progressivement ; il n'est pas facile de passer de la lutte au moment qui suit le processus de paix. Cependant, après le processus de paix, la vie est très douce. Nous ne pouvions pas continuer à faire la guerre pour toujours, en perdant des vies. C'est très difficile, si difficile, de perdre des vies. La meilleure chose à faire est donc d'aller de l'avant.

Continuez à aller vers le positif. Nous aurons un environnement pacifique. Lorsque vous avez un environnement pacifique, vous pouvez aider tant de gens. En faisant cela, vous pouvez les encourager à travailler. Vous pouvez compter sur eux pour s'impliquer dans des projets fournis par notre gouvernement. S'ils choisissent de ne pas le faire, vous pouvez au moins le faire en leur nom.

TRIPANI | NEPAL

S'il y a une chose que j'ai apprise de l'insurrection, c'est que la personne qui lutte peut vivre sa vie. Cela me donne toujours de l'inspiration. Nous avons fait face à beaucoup de douleur et de chagrin dans le passé. Dans mon village, les gens m'appellent pour des discussions sociales et politiques. Je suis donc heureuse. Je ne crois pas que la vie doive se dérouler comme nous le voulons ou comme nous le croyons. À mon avis, ce qui s'est passé en politique est ce qui devait arriver. Je ne pense pas que cela soit arrivé parce qu'ils nous ont trompés ; peut-être qu'eux aussi sont à la merci des événements. La vie de famille est comme ça aussi. Je pense que nous devrions faire des compromis au fur et à mesure que le temps passe. Je suis séparée mais toujours heureuse parce que je suis indépendante. Je suis capable de prendre mes propres décisions et j'en suis heureuse.

CONSTANCE | BURUNDI

Aujourd'hui, en tant que conseillère dans la région de Gisyo, je conseille à d'autres femmes qui ont été combattantes comme moi que la paix est quelque chose que nous devons protéger ensemble. Elles doivent être des garantes de la paix à chaque fois. Elles doivent se respecter et s'aimer les unes les autres. Il n'y a que trois ou quatre indigènes dans ce quartier qui ont survécu à la guerre. Les autres sont morts à la guerre. Ils devraient arrêter de se battre parce qu'aujourd'hui, nous sommes tous les mêmes. Nous ne sommes ni Hutu ni Tutsi. Nous sommes tous les mêmes.

RAMATAN | ACEH

Les survivants du conflit ne se sont pas encore remis psychologiquement. Il est du devoir du gouvernement d'organiser cela, tout comme il y a eu une aide psychologique pour les survivants du tsunami. Les combattants doivent demander au gouvernement, aux dirigeants du GAM ou à toute autre personne susceptible d'apporter des changements et exiger l'attention qu'ils méritent. De nombreux combattants qui ont participé à la formation du GAM ont un faible niveau d'éducation. Certains d'entre eux n'ont jamais dépassé le niveau du collège, du lycée ou de l'école primaire. C'est au gouvernement de leur offrir de nouvelles possibilités de scolarisation équivalentes. C'est la contribution du gouvernement aux combattants. De même, pour les familles des survivants du conflit qui sont peut-être aujourd'hui orphelins, il faut leur offrir des bourses d'études. Les familles des survivants du conflit devraient avoir la possibilité de poursuivre leurs études, de l'école primaire au collège. Je pense que c'est particulièrement difficile pour les femmes une fois que la paix a été rétablie : elles n'ont généralement pas d'autre choix que de retourner dans leur communauté et de recommencer à s'occuper de la famille, à s'occuper de leur mari, à faire la cuisine et le ménage. En fait, elles doivent aussi être autonomisées, car nous voyons en elles un grand potentiel.

JAYAPURI | NÉPAL

Je me considère comme ayant réussi la révolution, la lutte et le changement. J'ai dû mener de nombreuses luttes dans la vie pour ce succès, ce n'était pas facile. Si nous développons notre confiance en nous, nous pouvons faire face aux difficultés en cours de route. Au Népal et dans de nombreux autres pays où il y a eu des révolutions, les femmes ont joué un grand rôle. Toutes les femmes qui ont participé à une révolution devraient adopter cet esprit. J'ai également dit plus tôt que si nous le pouvions, nous devrions nous assurer une bonne position en politique, jouer un rôle important dans notre société et notre pays. Sinon, nous devons être positifs, nous soutenir et ne

jamais perdre confiance en nous. Au Népal, nous avons eu une Guerre Populaire historique et un Mouvement Populaire, et à cause de cela, le Népal a connu un changement en termes de politique, un changement social et des changements à tous les niveaux. Nous devrions considérer ces changements comme nos réalisations et en être fiers. Je voudrais appeler tout le monde à être actif en politique, à mener une vie positive et à être progressiste, car nous avons instauré un contexte différent, et si nous ne le faisons pas, nous ne ferons face qu'à des pertes. Je pense que nous devrions développer une mentalité positive et une compréhension de nous-mêmes et faire avancer la société dans une direction positive.

« Merci beaucoup pour le temps que nous avons passé ensemble dans cet entretien. Je te souhaite une vie prospère. Je te remercie . Tu as une histoire incroyable. J'espère que cela pourra servir de leçon à nos amies des autres pays qui sont encore en conflit, afin qu'elles puissent tirer les leçons de ta détermination, de ton enthousiasme et de ton combat. J'espère aussi, comme toi, qu'il n'y aura plus de conflit. »

TERMINOLOGIE ET ABRÉVIATIONS

BARMM	<i>Bangsamoro Autonomous Region in Muslim Mindanao</i> ; Région Autonome de Bangsamoro dans le Mindanao Musulman (Philippines)
CEDAC	Centre d'Encadrement et de Développement des Anciens Combattants (Burundi)
CNDD-FDD	Conseil National Pour la Défense de la Démocratie – Forces pour la Défense de la Démocratie (Burundi)
DDR	Désarmement, Démobilisation and Réinsertion
FNL	Forces Nationales de Libération (Burundi)
GAM	<i>Gerakan Aceh Merdeka</i> ; Mouvement pour un Aceh Libre
GIZ	<i>Deutsche Gesellschaft für Internationale Zusammenarbeit GmbH</i> ; l'Agence de coopération internationale allemande pour le développement
MNLF	<i>Moro National Liberation Front</i> ; Front Moro de Libération Nationale (Philippines)
PALU	Parti pour la Libération du Peuple Hutu (Burundi)
PLA	<i>People's Liberation Army</i> ; Armée Populaire de Libération (Népal)
PNUD	Programme des Nations Unies pour le Développement
TNI	<i>Tentara Nasional Indonesia</i> ; Forces Armées Nationales Indonésiennes
Bangsamoro	Référence à la BARMM et au peuple Moro, plusieurs peuples musulmans de Mindanao, de Palawan, de l'archipel Sulu and d'autres îles du sud des Philippines
Bethi	Travail forcé au Népal
Cut Nyak Dien	Héroïne nationale Acehnaise (1848-1908), combattante d'Aceh la plus célèbre qui a mené physiquement la guérilla, particulièrement après le décès de son mari face aux Néerlandais, souvent mentionnée par le GAM et les Acehnais pour caractériser les femmes Acehnaises comme courageuses et combattantes
Inong Balee	Traduit de l'Acehnais 'Femmes Veuves', bataillon exclusivement composé de femmes au sein du GAM
Panchayat	Système politique népalais de 1960 à 1990, donnant au monarque un contrôle autocratique sur un système multi-niveaux d'organes et de conseils locaux.

PUBLIE PAR

Berghof Foundation Operations gGmbH

ISBN: 978-3-941514-47-8

© Berghof Foundation Operations gGmbH

Lindenstraße 34

10969 Berlin

ALLEMAGNE

www.berghof-foundation.org

Mars 2020

Tous droits réservés

